

Hugo Loetscher

Une panosse pour poutser

Essai sur l'impureté linguistique: une perspective suisse



Université de Montréal

Revue transatlantique d'études suisses – numéro spécial – 2015

Revue transatlantique d'études suisses 2015 – 5.2

Directeur de la revue:

Manuel Meune (manuel.meune@umontreal.ca)

© Section d'études allemandes
Département de littératures et de langues du monde
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal

ISSN - 1923-306X

Hugo Loetscher

Une panosse pour poutser

Essai sur l'impureté linguistique – une perspective suisse

Avec des illustrations de Caspar FREI



Traduction: Marie-Christine BOUCHER
/ Manuel MEUNE

Numéro spécial de la *Revue transatlantique d'études suisses* (2015, 5.2)

Paru parallèlement au numéro régulier de 2015 (5.1)
Hugo Loetscher. Entre écriture et traduction plurielles

Éditeurs: Jeroen DEWULF (University of California, Berkeley) /
Manuel MEUNE (Université de Montréal)

<http://llm.umontreal.ca/recherche/publications/>

PREFACE

Jeroen DEWULF

Des possibilités de la langue – Hugo Loetscher et la traduction

Tout au long de sa vie d'écrivain, Hugo Loetscher a traité du thème de la langue. C'est à l'occasion de son séjour à la City University of New York en 1982 que parut l'essai *How Many Languages Does Man Need?* ('De combien de langues a-t-on besoin?'). D'autres essais consacrés à la question suivirent, comme *Das Deutsch der Schweizer* ('L'allemand des Suisses') en 1986, *In anderer Sprache* ('Dans une autre langue') en 1993 et *Deutsche Ausdrucksweise welcher Art?* ('Quel type de phraséologie allemande?') en 1995. En 2000, la Fondation Vontobel proposa à Loetscher de réunir dans un essai plus ambitieux ses nombreux textes sur le multilinguisme et le mélange des langues, sur la langue écrite et les dialectes, ou encore sur les langues spécialisées et la traduction. Pour le titre, l'éditeur arrêta son choix sur *Äs tischört und plutschins* ('Le teeshirt et les blue-jeans'). Loetscher avait tout d'abord proposé le titre et le sous-titre suivants: *A Nice Accent: Über das Unreine in der Sprache* ('A Nice Accent. De l'impur dans la langue'). Il finit pourtant par s'incliner devant le choix du Comité de rédaction de la Fondation Vontobel, d'autant que le titre original serait conservé dans la traduction en anglais.

Décédé en 2009, Loetscher n'aura hélas pu assister à la naissance de la version en français de ce texte. Les traducteurs, Manuel Meune et Marie-Christine Boucher, de l'Université de Montréal, ont choisi pour titre *Une panosse pour poutser*. Ce jeu avec les régionalismes et les germanismes qu'on rencontre en Suisse romande aurait sans nul doute plu à Loetscher, lui qui avait en horreur le purisme linguistique. Cette traduction inédite constitue un numéro spécial de la *Revue transatlantique d'études suisses*, qui paraît en même temps que l'édition régulière de 2015, entièrement consacrée à Hugo Loetscher – et dans laquelle on trouvera un article des traducteurs sur les stratégies qu'ils ont adoptées.

Loetscher prenait très au sérieux sa réflexion sur la langue. Lors d'une de nos conversations, il m'avait confié qu'il regrettait qu'il soit aussi rarement question de langue dans les discussions entre écrivains. Chez les photographes et les artistes, disait-il, c'était très différent. Il leur arrivait souvent de discuter de l'ombre idéale, du mélange idéal de couleurs. Entre écrivains, il pouvait certes être question de prises de position politiques ou de la responsabilité morale de l'auteur, mais il était très rare qu'on parle du 'métier' – du travail d'écriture. Or, c'est bien le travail, dans ce qu'il a d'ardu, qui caractérise l'écriture de Loetscher. Il n'était pas de ceux qui écrivent avec facilité. Il pouvait lui arriver de batailler pendant des heures avec une phrase, et ce n'est sans doute pas un hasard si un essai paru en 1999 dans l'un de ses ouvrages poétologiques (*Absichten und Einsichten*) s'intitule « *Das Weiss des Papiers* » ('Le blanc du papier'). La lutte contre le syndrome de la page blanche lui était très familière...

Si jamais il avait dû s'exiler sur une île lointaine en n'emportant qu'un seul livre, ajouta-t-il, il aurait immédiatement opté pour un dictionnaire. Quiconque a déjà eu l'occasion de s'entretenir avec Hugo Loetscher dans le bureau de son appartement de la Storchengasse, à Zurich, y a forcément remarqué les très nombreux dictionnaires – car rien ne le fascinait davantage que les possibilités qu'offre la langue. Et il n'est guère étonnant que Loetscher, dans son œuvre littéraire, ait eu volontiers recours aux langages spécialisés, qu'il s'agisse de la langue d'un inspecteur des canalisations d'eaux usées, du vocabulaire lié à la faune ou du jargon utilisé dans un établissement de bains publics.

Les dictionnaires bilingues ne manquaient pas à son impressionnante collection. Ils ne concernaient pas seulement des langues étrangères qu'il maîtrisait (l'anglais, le français, le portugais, l'espagnol ou l'italien). Par curiosité ou par solidarité, Loetscher collectionnait en effet également des dictionnaires relatifs à des langues qu'il était incapable de lire. Dans les archives déposées à la Bibliothèque nationale à Berne après son décès, on trouve par ailleurs de nombreuses lettres dans lesquelles il traite des questions que lui posaient les traducteurs de ses romans. Elles montrent à quel point la traduction était un sujet qui le touchait – lui qui aimait faire remarquer, avec son ironie coutumière, que les traducteurs étaient fermement convaincus que tout ce qu'écrivait un auteur, chacun des mots qu'il employait, avait un sens. Leur attitude, poursuivait-il, pouvait le mettre quelque peu dans l'embrassas, mais il la préférait de beaucoup à celle d'un critique littéraire qui aurait pensé qu'il écrivait sans réfléchir le moins du monde à ce qu'il écrivait...

La correspondance entre l'écrivain et ses traducteurs témoigne de la grande admiration qu'avait le premier pour le talent et la créativité des seconds – comme Monique Thiollet, qui proposa de traduire *Der Immune* (1975) par *Le déserteur engagé* (1989). Loetscher jugeait qu'on se devait d'encourager les bons traducteurs, et ce n'est pas un hasard si, en tant que membre du conseil d'administration de la Fondation du Jubilé de l'Union de banques suisses (UBS), il voyait dans la promotion du travail de traduction littéraire l'une de ses priorités. Il convient aussi de rappeler que Loetscher se faisait parfois lui-même traducteur, transposant vers l'allemand des textes en français (de *Le Corbusier: Von der Poesie des Bauens*, 1957), en portugais (d'António Vieira: *Die Predigt des heiligen Antonius an die Fische*, 1966), en anglais (d'Ayi Kwei Armah: *Die Schönen sind noch nicht geboren*, 1971) ou encore en espagnol (de José Guadalupe Posada: *Posada*, 1979). Ces deux expériences, le dialogue avec ses traducteurs et son propre travail de traduction lui donnèrent plus tard l'idée d'ajouter à l'édition augmentée de l'ouvrage poétologique *Vom Erzählen erzählen* (1999) un chapitre intitulé « *In anderer Sprache* » ('Dans une autre langue'). Dans ce texte, Loetscher associe le processus de traduction à la lecture et se demande si lire un texte en langue originale n'est pas déjà une façon de le traduire – en l'interprétant. La lecture devient ainsi un acte de création, similaire à l'acte de traduction.

L'intérêt de Loetscher pour la traduction va toutefois au-delà de l'intérêt pour telle ou telle langue. Lors des Journées littéraires de Soleure en 1993, il avait organisé un atelier avec des auteurs publiant dans une autre langue que leur langue maternelle. Dans son esprit, cet atelier visait précisément à relativiser ce concept de 'langue maternelle'. Et comme l'illustre la référence à 'l'impur dans la langue' dans le sous-titre (*Über das Unreine in der Sprache. Eine helvetische Situierung*) de l'essai *Às tischört und plutschins*, Loetscher était tout particulièrement fasciné par le fait que dans un processus comme celui de la traduction, il n'existait pas une possibilité de langue, mais bien une pluralité de possibilités. Car si la traduction est toujours une forme d'interprétation, elle l'est non seulement lors du passage d'une langue étrangère à une autre, mais aussi au sein même de sa propre langue. La fascination de Loetscher pour ces phénomènes reflétait une vision du monde qui rejetait toute orthodoxie, toute sacralisation des interprétations univoques, et qui nourrissait la quête d'alternatives dans les interstices d'un espace hybride.

Loetscher recherchait de nouvelles potentialités, encore plus enrichissantes, en valorisant le contact culturel et linguistique, là où règne le joyeux mélange, la coexistence horizontale plutôt qu'une hiérarchie verticale rigide – là où chaque culture, chaque langue n'est qu'une variété parmi d'autres. On en trouve une illustration dans *Vom Erzählen erzählen*, où il expliquait qu'il avait un jour reçu, de la part d'une jeune fille thaïlandaise dont il parrainait la scolarité, une lettre dans laquelle on lisait « *bei occasion ich sehnsuche dich* » ('il m'arrive de me nostalgier de toi'). Il ajoutait que si une 'fée Duden' devait un jour lui proposer de choisir, pour le dictionnaire du même nom, de nouveaux mots allemands, il opterait pour un nouveau verbe – 'sich sehnsuchen'. Et les rédacteurs pourraient toujours se quereller pour décider s'il convenait de dire qu'on se nostalgiait de quelqu'un, ou tout simplement qu'on le nostalgiait...

◆ [1]

Nous n'écrivons pas comme nous parlons. Ce n'est pas une question de morale, mais de linguistique.

La situation est loin d'être aussi inhabituelle que nous le supposons, mais nous les Suisses, nous avons tendance à considérer ce qui nous définit comme quelque chose d'unique au monde. Et il nous arrive d'avoir nous aussi des problèmes, mais nous n'allons tout de même pas les partager avec d'autres.

À l'échelle de notre planète, la plupart des êtres humains seraient sans doute bien en peine d'écrire comme ils parlent. En plus des analphabètes – dont on estimait le nombre à 940 millions à l'aube du nouveau millénaire –, il faut prendre en compte les semi-analphabètes, qui savent lire, mais pas écrire, et les analphabètes secondaires, qui ont appris à lire et à écrire, mais qui en ont perdu la faculté au cours de leur vie.

Que même en Suisse, il y ait des analphabètes fonctionnels, voilà qui cadre mal avec l'image flatteuse du pays de Pestalozzi. Devrions-nous nous consoler en regardant les statistiques scolaires qui nous apprennent que la jeunesse est meilleure en calcul qu'en lecture?

Au demeurant, que peut bien penser un Chinois des préoccupations qui sont les nôtres? Lui est très capable de lire ce qu'écrivent les Chinois d'autres ethnies, mais il ne les comprend pas lorsqu'ils parlent, puisqu'ils prononcent les mêmes caractères d'une tout autre façon. Ainsi, un film tourné à Hong Kong en cantonais sera projeté à Taiwan avec des sous-titres chinois pour ceux qui parlent mandarin – la communauté existe grâce à l'écrit, non par la parole.

Et comment expliquer nos déboires à un auteur qui parle une langue dans laquelle il est peut-être même impossible d'être publié? Par exemple à un Nigérian qui s'exprime dans l'une des quelques centaines de langues que compte son pays. Allons-nous vraiment pousser des lamentations en présence d'auteurs africains confrontés à ce dilemme qui les oblige à choisir entre l'anglais, le français et le portugais s'ils veulent atteindre un plus large public, réduits qu'ils sont à dénoncer ce que le colonialisme a fait subir à leurs peuples en recourant à la langue imposée par les anciens colonisateurs?

Si notre situation n'est pas d'une importance capitale pour la bonne marche du monde, le constat demeure: nous n'écrivons pas comme nous parlons.

◆ [2]

Ce 'nous' désigne en l'occurrence les Suisses allemands – une précision qui n'est pas superflue puisqu'après tout, la Suisse est un pays quadrilingue.

Un ressortissant de l'Inde pourrait faire remarquer qu'on dénombre dans son pays une vingtaine de langues officielles, principales ou régionales, lesquelles côtoient un nombre comparable de langues constitutionnelles, pour ne rien dire des quelque 700 dialectes et des langues tribales. Mais n'est-il pas injuste et déraisonnable de comparer un sous-continent entier et un petit État alpin? Et n'y-a-t-il pas quelque malice, pour un habitant du tiers-monde, à demander ce qui se passerait si, au lieu de Romanches, c'étaient des musulmans qui vivaient en Engadine, ou si, au sud des Alpes, on trouvait des Noirs et non des Tessinois, et si des nomades parcouraient le Haut-Valais avec leurs troupeaux de bouquetins? À moins que le parallèle ne soit justifié par cet argument d'ordre historique: nous avons nous aussi mené des guerres de religion – certes uniquement entre nous, entre frères chrétiens.

Comme souvent, la juxtaposition de données chiffrées nous permet de relativiser les choses: à la fin du millénaire, dans une Inde peuplée de 900 millions d'habitants, une minorité de 4,7% comme celle des Gujaratis comptait quelque 45 millions de personnes, et avec 1,3% de la population, les Rajasthanis étaient encore au nombre de douze millions.

L'idée que nous nous faisons, nous les Suisses, de ce qu'est une minorité semble bien dérisoire en comparaison – ailleurs, les nains sont plus grands.

◆ [3]

Il est évident que dans des conditions comme celles que connaissent l'Inde ou le Nigéria, le besoin de disposer d'une langue véhiculaire devient impérieux. Il n'y a pas que dans ces deux cas que ce rôle échoit à l'anglais.

En Suisse, nous ne disposons pas de solutions de ce type pour renforcer notre cohésion nationale. Ou peut-être que si – sur un mode mineur. Comme nous nous considérons comme un État fédéral, au nom de la parité, nous veillons à ce que priorité ne soit pas donnée à l'une ou l'autre de nos quatre langues. Nous avons donc recours à une langue morte, qui n'enthousiasme pas grand monde, mais qui ne froisse personne. L'anglais de notre fédéralisme, c'est le latin.

'CH' est l'abréviation de *Confœderatio Helvetica* (Confédération suisse). On retrouve ce sigle à l'arrière des véhicules automobiles et devant le code postal – comme code international. Quand vient le temps de créer une fondation culturelle, nous la nommons

Pro Helvetia. Pour le nom de notre société de gestion des droits d'auteurs, ce sera *Pro Litteris*. S'il est question de la jeunesse, nous optons pour *Pro Juventute*. Pour la vieillesse, ce sera *Pro Senectute*, et pour les handicapés physiques, *Pro Infirmis*. Nul besoin que notre latin soit toujours d'une correction exemplaire – pensons à *Pro Instruct* ou à *Pro Print* – mais si l'on souhaite insister sur la tradition et mettre en place un programme réactionnaire, quoi de plus approprié qu'une langue morte: va pour *Pro patria* et *Pro familia*.

Sur les billets de banque toutefois, le quadrilinguisme est respecté: « Schweizerische Nationalbank. Banca nazionala svizra. Banque nationale suisse. Banca nazionale svizzera ».

Le franc suisse est décidément loin d'être une monnaie morte.

◆ [4]

Un parfait connaisseur de la chose européenne pourrait facilement plonger chacun de nous dans l'embarras s'il nous interrogeait sur le nombre de langues parlées en Europe. Rares doivent être les Européens capables d'énumérer la totalité des 56 langues de notre continent, en prenant en compte les langues de grande et de moyenne diffusion, mais aussi toutes les petites langues. Qui serait en mesure de préciser où l'on parle le kachoube (en Poméranie et dans l'ancienne Prusse-Occidentale), le mannois (au cœur des îles Britanniques) ou le mirandais (au Portugal), et où l'on siffle au lieu de parler (à La Gomera, dans les îles Canaries)?

Puisque la politique européenne est une politique culturelle – car elle l'est forcément –, elle est aussi une politique linguistique, qu'il s'agisse pour quelqu'un de faire reconnaître sa langue dans les domaines privé ou public, dans les relations avec l'administration ou à l'école et au tribunal.

Rares sont les pays européens strictement et *purement* unilingues. Parcourons la carte de l'Europe, du nord au sud: nous trouvons d'abord la Finlande, avec sa minorité suédoise et les Samis (ou Lapons), puis la Suède, avec sa minorité de langue finnoise et d'autres Samis. Vient ensuite le Danemark, avec ses territoires autonomes – les îles Féroé (où l'on parle le féroïen) et le Groenland (où l'on parle l'inuit). Dans le nord-ouest du continent, ce sont les Pays-Bas, dont certaines contrées ont pour langue officielle le frison, la Grande-Bretagne avec le gallois et le gaélique écossais, puis l'Irlande, où l'on chante et écrit des poèmes en gaélique, mais où les fonctionnaires parlent anglais. Au sud-ouest, en Espagne, on rencontre les Catalans, les Galiciens, les Basques et les Valenciens. Quant à l'Italie, tout n'y est pas qu'italianité. On croise aussi le français dans le Val d'Aoste, le ladin dans d'autres vallées alpines, le frioulan dans la région d'Udine et l'allemand au Tyrol du Sud, où l'Université libre de Bozen (Bolzano) propose un enseigne-



Dialecte alpin

ment en allemand et en italien, mais aussi en anglais. Si l'on pousse vers l'est, il est particulièrement ardu, depuis l'effondrement de l'Union soviétique et la dislocation de la Yougoslavie, de démêler l'écheveau linguistique et de savoir de quelles minorités il faut désormais connaître l'existence – et au sein de quelles nations.

Même la France, dont le centralisme s'applique également aux questions linguistiques, s'autorise des entorses à sa fidélité à la langue française – ce qui ne l'empêche pas de nouer des alliances douteuses avec des opposants notoires aux droits des minorités, comme la Bulgarie, la Roumanie ou la Turquie. Parmi les surprises que réservèrent les manifestations de mai 68 à Paris – à l'époque où l'on disait « les murs ont la parole » –, il y eut dans la cour de la Sorbonne ces stands qui proposaient des écrits satiriques en basque, en corse, en breton, voire en flamand. Et si la France a encore refusé, récemment, de signer la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, il demeure que dans la province frontalière qu'est l'Alsace, ce n'est pas le 'coucou' qui chante, mais bien le *Guguck*. Et on n'y mange pas jusqu'à s'en faire éclater 'la panse', mais carrément 'les boyaux' (*Kuttel*). Dans le Sud occitan, on se repère à l'aide de plaques de rue bilingues – une 'rue' est aussi une *carrièra*. Et là-bas, si quelqu'un s'efforce de parler une langue digne de l'Académie française, on dira qu'*al jorn du uèi* (aujourd'hui), il ne fait que *francimandéjar* (parler avec l'accent pointu, 'francimandéjer').

L'absence d'unité linguistique est la norme. Encore faut-il pouvoir évaluer les conséquences qui en découlent. Dans les années 1960, lorsqu'une commission de l'ONU entreprit de définir en droit international le concept de 'minorité' (qu'elle soit nationale, ethnique, religieuse ou linguistique), le statut de 'minorité linguistique' fut attribué aux groupes ethniques dont la langue se distinguait assez des langues environnantes et n'était pas seulement parlée, mais aussi écrite.

◆ [5]

On le sait, le quadrilinguisme suisse ne signifie pas que chacun d'entre nous parle quatre langues.

Il est évidemment flatteur, pour un Suisse, de se voir accoler l'étiquette de 'bilingue' ou de 'multilingue' comme si tout cela allait de soi. En 1977, une maison d'édition suisse publia une anthologie de la poésie suisse du vingtième siècle (*Schweizer Lyrik des zwanzigsten Jahrhunderts*) qui regroupait des « poèmes des quatre régions linguistiques ». Seuls les poèmes en romanche y étaient accompagnés d'une traduction en allemand, les autres n'étant proposés qu'en version originale. Pourtant, il y avait sans doute bien peu de lectrices et de lecteurs qui possédaient les compétences suffisantes pour apprécier de la poésie en français, en allemand et en italien. Il n'est donc pas surprenant que l'éditeur ait été non pas un Suisse, mais un Allemand – qui croyait au multilinguisme des Suisses.

D'un autre côté, nous sommes agacés quand certains croient que la maîtrise d'une deuxième, voire d'une troisième langue nous aurait été fournie gracieusement à la naissance. Car ces langues étrangères, nous devons comme tout le monde les acquérir progressivement. Pas plus qu'il n'y a de solution miracle pour apprendre les mathématiques, il n'y a de 'solution suisse' pour apprendre le passif et le subjonctif.

Pour ce qui est des compétences linguistiques dans l'une des autres langues nationales, nos ambitions sont assez modestes. Très rares sont les non-Romanches qui parlent le romanche, et ce sont précisément les membres des petites communautés linguistiques, les Romanches et les italophones, qui se distinguent en maîtrisant deux, si ce n'est trois langues nationales. De plus, il existe bien des façons de pratiquer une langue étrangère, selon qu'on la maîtrise suffisamment pour être à l'aise dans la vie quotidienne et professionnelle, qu'on peut tout juste commander un *caffè con crema* (ou, ce qui serait plus correct, *con panna*), ou qu'on est capable d'apprécier pleinement un vers comme celui que nous devons à Alfonsina Storni (1892-1939), émigrée avec sa famille en Argentine, où elle mit fin à ses jours: « Pudiera ser que todo lo que en verso he sentido... » (« Il se pourrait que tout ce qu'en vers j'ai ressenti... »).

Bien sûr, la structure politique et économique de la Suisse incite à l'apprentissage d'une autre langue nationale. Quiconque prétend étendre ses activités à l'ensemble du pays doit absolument posséder une seconde langue, en politique comme en affaires – ou lorsqu'on mène les deux de front.

Un Flamand pourrait faire remarquer que tout cela lui rappelle la Belgique. Notre Premier ministre, dirait-il, est toujours un Flamand qui sait le français en plus du néerlandais, alors qu'un Wallon francophone ne s'inquiétera guère de maîtriser l'autre langue nationale, le néerlandais.

Mais ce néerlandais est-il la même chose que le flamand? Les Flamands ne sont-ils pas ces gens qui appellent leur femme de ménage *poetsvrouw* ('femme qui nettoie' – qui *poutse*) plutôt que *schoonmaakster* ('faiseuse de propreté')? Une *Nederlandse Taalunie* ('Union linguistique néerlandaise') a cependant vu le jour en 1980. Finalement, nul besoin d'un dictionnaire flamand-néerlandais puisqu'il existe maintenant le néerlandais commun, une langue standard dite 'AN' (*Algemeen Nederlands*).

◆ [6]

Allemand, français, italien, romanche – un pays, quatre langues. Voilà qui va à l'encontre de la définition de la nation telle qu'elle fut imaginée à l'époque du romantisme et de la montée des nationalismes: un pays, une langue, une histoire – une vision dont un certain Reich censé durer mille ans, un et indivisible, incarna la terrible réminiscence.

La Suisse partage trois de ses langues avec des pays voisins, aux histoires très différentes, et au sein même de ce pays, l'histoire n'a pas été la même pour chacun des groupes linguistiques.

S'il est une chose qui montre bien que les États européens eux-mêmes n'ont guère respecté la conception qu'ils avaient de la nation, c'est le tracé des frontières qui a valu aux États africains – leurs ex-colonies – de devenir de nouvelles nations indépendantes tout en sombrant dans d'anciennes guerres tribales.

Pour décrire sa situation propre, la Suisse a forgé le concept de 'nation de volonté' (ou *Willensnation*), une formule passablement élitiste qui semble suggérer que les autres nations seraient de simples caprices de la nature, et non pas, elles aussi, le fruit d'un acte de volonté qui fonde leur histoire. Et l'on oublie par ailleurs qu'une *Willensnation* ne dépend pas seulement de sa propre volonté, mais aussi de celles des autres – il n'est que de penser à la neutralité suisse et à son respect par les grandes puissances.

Les États-Unis sont-ils autre chose qu'une nation de volonté, avec leur combat pour l'indépendance et leur foi dans la constitution? Et cela même si l'archétype du wasp (*White Anglo-Saxon Protestant*) n'est à l'évidence plus pertinent depuis bien longtemps. On ne peut importer des esclaves noirs et prétendre en même temps rester blanc. Quant aux immigrants catholiques venus d'Irlande, d'Italie ou de Pologne, ils ont brisé le monopole protestant, et au cours des dernières décennies, les anglophones ont dû faire de la place aux Hispaniques, qui constituent maintenant près de 20 % de la population.

Les pays d'immigration ne sont-ils pas tous des *Willensnationen*? Ce qui est valable pour l'Amérique du Nord l'est aussi pour l'Amérique du Sud. Ainsi, être Brésilien, c'est se voir enjoint de s'identifier à une communauté nationale formée de trois catégories ethnoraciales: les Amérindiens, les Noirs et les Européens – ces derniers étant eux-mêmes originaires d'horizons très variés. À cela s'ajoute l'immigration asiatique, qui a donné naissance à un Brésil japonais et à un Brésil coréen.

Une telle hétérogénéité culturelle exige un dénominateur commun, sous une forme ou une autre. La langue, outil indispensable à la communication, ne garantit certes pas la cohésion d'un ensemble, mais elle en est une condition nécessaire. Il peut s'agir de l'anglais américain, dérivé de l'anglais britannique, mode d'expression collectif de l'*American way of life*, ou encore du portugais du Brésil, lequel mène sa vie propre au nom de la *brasilidade* – peu importe la façon dont on définit cette 'brasilianité'. Pour le dire avec les mots d'un auteur portugais, « le brésilien, c'est du portugais avec du sucre ».

Avec les immigrants, on a affaire à une nouvelle variation sur le thème de l'apprentissage d'une langue écrite autre que celle qu'on parle. Cela ne dure habituellement qu'une génération, peut-être un peu plus, tout dépendant de l'attachement que l'immigrant et ses descendants portent à leur culture d'origine. À la différence que pour eux, il y a souvent un océan – l'Atlantique ou le Pacifique – entre la langue parlée et la langue écrite, tandis que pour nous Suisses allemands, il n'y a qu'un fleuve – le Rhin.

◆ [7]

À tous les siècles et dans toutes les langues, certains ont rêvé de disposer d'une langue commune qui s'imposerait non seulement au sein d'une nation, mais aussi à l'échelle de la planète. Et cela ne date pas de l'invention de ces langues artificielles qu'a imaginées le 19^e siècle – volapük, espéranto ou *nov esperanto*...

Derrière l'idée ou le désir d'une langue commune, il y a la foi en la raison universelle. Ce n'est donc pas pour rien que la parution de la 'Grammaire de Port-Royal' en 1660 fait figure d'événement clé de l'époque des Lumières. Cette *Grammaire générale et raisonnée contenant les fondemens de l'art de parler* était conçue comme une méthode de vérification logique, applicable à toutes les langues.

Les dernières décennies ont marqué un nouveau tournant dans la réflexion sur la langue universelle. Dans *L'instinct du langage (The Language Instinct)* – ouvrage devenu un bestseller dans le domaine de la linguistique –, Steven Pinker, qui fut directeur du Centre de neurosciences au *Massachusetts Institute of Technology* (MIT), fournit des arguments tendant à montrer que la capacité de l'être humain à construire des phrases grammaticales est innée, et non pas acquise. Dans son bagage génétique, il possède le gène de la grammaire.

Dans la longue histoire des langues, lorsqu'il s'est agi de trouver une langue universelle, certains n'ont pas dédaigné recourir tout bonnement à la leur. Luther était convaincu que l'allemand était la langue qui se rapproche le plus de Dieu, et Aventinus (1477-1534) l'avait érigé au rang de langue prédominante et de langue originelle tout à la fois. Dans le même esprit, Johann Gottlieb Fichte (1762-1814), dans ses *Discours à la nation allemande*, raisonnait en ces termes:

[L]'Allemand, en apprenant cette langue souche qu'est le latin, apprend en même temps, dans une certaine mesure, les langues qui en sont dérivées, et [...] s'il devait apprendre celle-là plus à fond que ne le fait l'étranger, ce dont il est sans doute tout à fait capable pour les raisons indiquées, il apprendrait en même temps à comprendre bien plus à fond certaines langues étrangères et à les posséder de manière bien plus remarquable que celui-là même qui les parle; par conséquent, l'Allemand, pourvu simplement qu'il mette à profit tous ses avantages, peut toujours saisir l'étranger et le comprendre parfaitement, même mieux que celui-ci ne se comprend lui-même, et il peut le traduire intégralement.**

Antoine de Rivarol (1753-1801) croyait pour sa part en « l'universalité de la langue française », évoquée dans son discours de 1784. Et Bécan (Gropius Becanus, 1519-1572), dans *Origines Antwerpianae* (1569), faisait valoir que le néerlandais d'Anvers était à l'origine de toutes les langues – une idée qui fut encore reprise au 19^e siècle par A. de Ryckholt.

Les spéculations de ce genre étaient motivées par la question de l'origine du langage, à laquelle le Moyen Âge chrétien répondait par une approche toute biblique. Comment parlait-on avant que la construction de la Tour de Babel ne provoque la catastrophe que fut la confusion des langues? N'est-ce pas en hébreu que Dieu avait parlé à Adam? Avec le grec et le latin, l'hébreu fut donc mis au nombre des trois langues sacrées – le Collège de France, à Paris, s'est jadis appelé Collège des Trois Langues.

C'est dans son *Ars magna* que Lulle (Ramon Llull, 1232-1316), premier érudit à écrire à la fois en latin et en catalan, chercha à élaborer un langage universel. Ce franciscain espérait ainsi faciliter la conversion des non-croyants. Mais ce langage à vocation missionnaire, très sophistiqué, ne fut jamais mis en application et resta donc sans effet. C'est qu'il aurait d'abord fallu enseigner la philosophie et les mathématiques supérieures à ceux qu'on désignait comme païens – et non pas comme barbares, pour une rare fois. Quand Lulle effectua son travail de missionnaire en Afrique du Nord, c'est l'arabe qu'il utilisa pour rédiger sa *Disputatio Raymundi christiani et Hamar saraceni*, qui le mettait aux prises avec Hamar le Sarrasin. Et son *Ars magna* ne lui fut d'aucun secours lorsqu'il fut exécuté par les musulmans qui l'avaient capturé.

Les missionnaires étaient contraints d'apprendre la langue de ceux qu'ils entendaient convertir. Ils nous ont légué de nombreux dictionnaires et grammaires de langues amérindiennes. Ce qu'ils y ont consigné est souvent la seule trace qui nous reste d'un peuple disparu – une langue morte, à l'exception de quelques expressions désignant des plantes et des animaux, qui ont trouvé refuge dans le vocabulaire des vainqueurs.

Comme la quête d'une langue universelle pour la communication orale est restée vouée à l'échec, certains ont pensé à une solution plus visuelle, une langue constituée d'images, avec l'égyptien comme archétype. À moins de s'en tenir aux idéogrammes chinois? En bonne logique biblique, on pouvait avancer l'argument que le chinois était la langue la plus ancienne, puisqu'aucun Chinois n'avait œuvré à la construction de la Tour de Babel.

Devrait-on choisir, plutôt qu'une langue de mots articulés, une langue de signes, de gestes? Il est assez aisé de créer un alphabet manuel intelligible, mais celui des Américains diffèrera de celui des Britanniques, et a fortiori, celui des Suédois se distinguera d'un alphabet gestuel inspiré de l'alphabet cyrillique.

Le problème est que même ces gestes sont associés à des langues particulières; le langage des sourds-muets peut difficilement devenir international. Une langue des signes peut certes être traduite, mais la communication demeure souvent approximative. D'un autre côté, on imagine mal comment, à l'étranger, on pourrait s'orienter sans la présence de pictogrammes, qu'on soit automobiliste ou piéton. Cette langue symbolique (flèches, forme stylisée d'une vache, d'une chute de pierres...) est faite d'indications directionnelles et de mises en garde qui n'ont pas besoin d'être traduites. Même vêtu d'un pantalon, le petit bonhomme qui indique les toilettes est reconnaissable par toute personne portant un kilt, un kimono ou un burnous.

La communication linguistique va cependant au-delà des mots. Une question comme celle-ci, « À quoi tu penses? », prend une tout autre signification si celui qui la pose se tapote la tempe avec le doigt – en signe de désapprobation. En plus des gestes qui accompagnent la langue qu'on parle, il y a aussi les intonations. Dans l'*Amphitryon* de Kleist, à la fin de la comédie, Alcène dit « Ach! » (Ah!) lorsqu'elle apprend que c'est un dieu, et non son époux, qui lui a rendu visite. C'est l'intonation de ce *Ach!* qui donne à la pièce son sens précis. Dit-elle « Ach! » d'un ton empreint de déférence, étonnée qu'un dieu l'ait choisie? Ce *Ach!* qui lui échappe veut-il plutôt dire « il ne manquait plus que ça! », ou signifie-t-il que les prouesses amoureuses du dieu suprême sont loin d'être mémorables?

Quel que soit le geste, quelle que soit l'intonation, rien n'efface la confusion babylonienne. N'en déplaise aux adeptes du *basic English*, il n'existe pas de processus accéléré pour apprendre à parler des langues étrangères. Il n'y aura donc pas de Pentecôte helvétique, point de langues de feu se posant sur chacun de nous pour nous transmettre d'un seul souffle la maîtrise du 'bon allemand'.

Il se trouve qu'en Suisse, nous sommes particulièrement fiers de la diversité de nos langues européennes. Mais ne devrions-nous pas éviter de devenir trop imbus de cette pluralité, pour éviter que notre prétention ne nous vaille d'être punis au moyen d'une Pentecôte inversée? Au lieu de tous parler des langues différentes, à la façon babylonienne, nous parlerions alors la même pseudo-langue, faite de vocabulaire lyophilisé, à dissolution instantanée.

◆ [8]

Les 'nations de volonté' ne sont pas toutes semblables. Les différences peuvent être considérables, comme l'illustre le cas suisse: ici, c'est précisément l'absence de langue commune qui est requise, et la volonté de faire cause commune s'exprime par le fait que toutes les langues coexistent en jouissant des mêmes droits. Signe révélateur, c'est en 1938, face à l'obsession de la 'race aryenne' et aux visées culturelles pangermaniques du national-socialisme, qu'un référendum accorda au romanche – la plus petite des langues suisses – le statut de langue nationale.

Une panosse pour poutser



Emmentalk!

Si le romanche est la quatrième langue nationale, il n'est pas la quatrième langue la plus parlée. Avant les Romanches (40 000 locuteurs en 1990), on trouvait les locuteurs de langues slaves (130 000), ceux de l'espagnol (118 000), du portugais (95 000) et du turc (60 000); après les quelque 60 000 anglophones venaient les 38 000 albanophones et les 18 000 arabophones. Ajoutons que deux tiers des romanchophones vivent à l'extérieur du territoire linguistique romanche.

En 1998, alors que la Suisse était l'invitée d'honneur à la foire du livre de Francfort, en plus de jeunes représentants des quatre littératures de langue officielle – Leo Tuor (romanche), Ruth Schweikert (allemand), Sylviane Dupuis (français) et Fabio Pusterla (italien) –, il fut également demandé à l'écrivain Ibrahim al-Koni de prendre la parole, en l'occurrence en arabe. Al-Koni incarnait la littérature produite en Suisse par des étrangers, comme celle qui figure dans *Küsse und eilige Rosen* ('Baisers et roses pressées'), un recueil de littérature suisse en langues étrangères, avec des traductions de l'anglais, de l'espagnol, du russe, de l'albanais, du turc, de l'arabe et du tibétain.

◆ [9]

La cohabitation officielle de langues-cultures aux droits égaux permet d'emblée d'écartier l'hypothèse de l'existence d'une littérature nationale suisse. Rien de tel, à moins qu'on entende par là une littérature regroupant la production littéraire dans les quatre langues concernées, mais il s'agit alors d'une littérature dont le pays ne prend connaissance qu'au travers de traductions.

La politique culturelle suisse est en très grande partie une politique de la traduction. Or, entre la Suisse allemande et la Suisse romande, le chemin qu'emprunte un texte à traduire ne mène pas toujours en droite ligne de Zurich à Genève ou Lausanne en passant par Berne. Il arrive aussi que le texte fasse un détour par Paris et ses maisons d'édition – ce qui n'est pas forcément une mauvaise chose.

Si l'on tient à rapprocher littérature et nation, mieux vaut parler de *conscience littéraire* nationale. Celle-ci ne se manifeste pas par la connaissance des autres littératures, mais par une prise de conscience, par l'adhésion à l'idée que pour les Suisses que nous sommes, d'autres langues que la nôtre sont indispensables à l'affirmation de notre identité culturelle; toute hiérarchie entre les langues, toute mise à l'écart de l'une ou l'autre est exclue d'entrée de jeu.

Cette coexistence, acceptée de tous et vecteur d'acceptation, n'implique pas que nous nous intéressions les uns aux autres. Longtemps, ce qui était présenté comme du libéralisme ne fut rien d'autre qu'une propension à se satisfaire de l'indifférence générale. Charles-Albert Cingria (1883-1954), un écrivain qui s'était fait un nom en France, ne fut traduit en allemand que quarante ans après sa mort. Giorgio Orelli, le plus grand des

poètes tessinois (1921-2013), avait plus de soixante-dix ans quand certains de ses poèmes furent publiés pour la première fois en allemand, dans une édition bilingue – *Rückspiel / Partita di ritorno* ('match retour').

On pourrait même parler de l'analphabétisme national des gens cultivés. Les acteurs culturels d'une communauté linguistique peuvent être très chevronnés dans leur domaine propre, et de véritables illettrés dès qu'il s'agit d'autres langues et cultures.

◆ [10]

Dans ce fédéralisme à quatre langues, on remarque aussi que la relation entre langue parlée et langue écrite n'est pas la même selon la région linguistique, pour des raisons tenant à l'histoire et à des politiques culturelles dont la structure varie d'un lieu à l'autre.

Il existe de grandes différences entre une vie intellectuelle et littéraire dominée par un centre unique et une culture littéraire qui s'épanouit en divers lieux aux prérogatives comparables. Qu'y a-t-il de commun entre une métropole comme Paris, qui décide de tout, et une capitale comme Berlin, qui dut jadis rivaliser avec Weimar, dans un espace germanophone où Vienne partageait la scène avec Prague, et où Munich devint un centre littéraire aussi prisé que Francfort ou Hambourg?

Certes, la Suisse romande possède un certain nombre de maisons d'édition, mais ce sont de petits éditeurs qui publient des ouvrages au tirage modeste. Peu importe que les maisons d'édition y soient dynamiques et les revues littéraires, dignes d'intérêt; Paris prend à peine acte de leur existence. Personne ne peut s'imposer face à la suprématie parisienne, pas plus la Suisse francophone que la Belgique francophone, qui partagent en l'occurrence le même sort.

À l'opposé, la décentralisation des activités culturelles dans le monde germanophone a permis à la Suisse allemande de prétendre au statut de bassin culturel autonome au même titre que d'autres. Zurich jouait déjà un rôle important dans la vie intellectuelle au 18^e siècle, avec le théologien et physiognomoniste Johann Kaspar Lavater (1741-1801), ou avec les hommes de lettres qu'étaient Johann Jacob Bodmer (1698-1783) et Johann Jacob Breitinger (1701-1776). Tous ont ainsi ouvert la voie aux auteurs classiques suisses du 19^e siècle – Gottfried Keller (1819-1890), Conrad Ferdinand Meyer (1825-1898) et Jeremias Gotthelf (1797-1854).

À la même époque, la Suisse francophone, en passe de se muer en 'Romandie', développait sa propre conscience culturelle. Cent ans après la parution de *Versuch schweizerischer Gedichte* ('Essai de poésies suisses') d'Albrecht von Haller, Juste Olivier (1807-1876) publiait un recueil de ce type, en français cette fois – *Poésies suisses*.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) passe tout au plus pour un 'citoyen de Genève', mais il n'est jamais vu comme un représentant de la Suisse romande. Quant à Benjamin Constant (1776-1830), dont le roman *Adolphe* est l'archétype du roman analytique, il fait au moins autant figure de Français que de Suisse, notamment au vu de certains éléments biographiques.

Le recours au terme 'romand' permettait de souligner que la Suisse francophone se voyait comme partie prenante de la culture française, mais pas comme une partie de la France. Et il est assez révélateur qu'en Romandie, pour désigner la Suisse germanophone, on préfère au concept de 'Suisse allemande' celui de 'Suisse alémanique' – lequel n'est d'ailleurs pas dépourvu d'ambiguïté.

Pour le 19^e siècle romand, on se doit d'évoquer Henri-Frédéric Amiel (1821-1881). Ce n'est pas sa contribution aux belles-lettres qui lui valut son renom, mais son journal intime ainsi que le texte de l'hymne *Roulez, tambours*. Si ce dernier était hautement patriotique, certains passages de son *Journal* étaient si intimes que celui-ci ne fut publié intégralement qu'un bon siècle après sa rédaction, à partir de 1976. Amiel fonda aussi la tradition de l'introspection qui caractérise aujourd'hui encore la littérature romande – un monde marqué par la mauvaise conscience, dans le droit fil du calvinisme.

Aussi incontestables que soient ces faits, il convient de rappeler que les débuts de la littérature suisse-allemande comportaient eux aussi leur lot de récits autobiographiques: la 'chronique privée' (1448) du Bernois Ludwig von Diesbach, le 'récit de pèlerinage' (1519) du Schaffhousois Hans Stockar, les *Sabbata* (1533) du Saint-Gallois Johannes Kessler – une suite de textes en prose à lire après le travail –, le 'récit de vie' (1592) d'Andrea Ryff, les 'autobiographies' (1612) de Thomas Platter et de son fils Felix, et, plus tard, des journaux intimes comme celui de Haller, ou comme le *Journal d'un observateur de soi-même*, de Lavater (*Tagebuch eines Beobachters seiner Selbst*, 1773) – sans oublier *Le pauvre homme du Toggenburg*, l'autobiographie d'Ulrich Bräker (*Lebensgeschichte und Natürliche Ebentheuer des Armen Mannes im Tockenburg*, 1788).

S'il est vrai que la littérature de Suisse romande est relativement jeune, c'est encore davantage le cas de la littérature de Suisse italienne. Le Tessin, victime d'un colonialisme interne à la Suisse, est resté 'pays sujet' jusqu'en 1804. Et c'est seulement au début du 20^e siècle qu'est apparue une littérature tessinoise autonome. Ce qui ne veut pas dire que le 19^e siècle n'est qu'une vaste page blanche. L'écrivain Alberto Nessi, né en 1941, nous a prouvé le contraire dans son anthologie – *Le pays oublié, portrait de la Suisse italienne*. Cet ouvrage comprend notamment des documents concernant, par exemple, la mortalité infantile ou les premières descriptions topographiques du Tessin, des notes sur la 'tessinité' (*ticinesità*), des mémoires autobiographiques ou encore des témoignages d'émigrants – si l'on en croit Nessi, « la Californie, l'Argentine, l'Égypte, l'Australie et toutes les nations d'Europe peuvent attester de l'énergie farouche et joyeuse des Tessinois ».

Un pays formé de quatre cultures, dont chacune a sa propre histoire linguistique.

◆ [11]

La situation peut néanmoins se compliquer, comme l'illustre le cas du romanche.

Pour aborder l'histoire du romanche, on peut citer Conrad Gessner (1516-1565). Ce grand érudit zurichois, remarquable compilateur, a jeté les bases de la zoologie descriptive avec ses herbiers et ses bestiaires; et *Mithridate*, œuvre moins connue, est le tout premier livre de linguistique comparative. Ce nom lui vient de Mithridate VI qui, à la tête du royaume du Pont, aurait maîtrisé vingt-deux langues. S'agissant du romanche, que Gessner appelle le 'welche de Coire' (*Churweltsch*) en référence à la ville grisonne, on peut lire:

On dit des Rhètes qu'ils parlent un dialecte de l'italien tellement corrompu que pour ainsi dire, aucun texte littéraire n'a jamais été écrit dans cette langue. Jakob Bifrons, Rhète très érudit et pieux, fut le premier à utiliser cette langue pour commenter ou rédiger des textes. En 1552, il traduisit aussi le catéchisme de l'allemand vers le rhéto-romanche. Les Rhètes ne descendent pas des Romains, mais plutôt des Toscans. Cependant, ce welche de Coire perd sans cesse du terrain: comme le remarque Aegidius Tschudi, le rhéto-romanche est en train de disparaître de l'usage général chez les Rhètes. Depuis près de cent cinquante ans, l'allemand l'a poussé dans ses retranchements, de sorte qu'aujourd'hui, ce sont non seulement les *Curienses* (les habitants de Coire) qui parlent l'allemand, mais aussi des habitants de régions isolées qui parlaient jadis elles aussi l'italien, si tant est qu'on puisse considérer leur langue corrompue comme de l'italien. Car elle était déjà corrompue à l'époque de Tite-Live, et elle l'est aujourd'hui à un tel point que les Toscans qu'on rencontre aujourd'hui en Italie la comprennent à peine quand les Rhètes la parlent, même si tous appartiennent à la même nation et descendent du même peuple.

Malgré un processus d'extinction vieux d'un demi-millénaire, le romanche existe toujours – et il en existe même plus d'un. De valons en vallées, on peut rencontrer cinq variantes distinctes: le sursilvan (vallée du Rhin antérieur), le sutsilvan (vallée du Rhin postérieur), le surmiran (vallées de l'Oberhalbstein et de l'Albula), le puter (Haute-Engadine) et le vallader (Basse-Engadine et Val Müstair). Fait frappant, les locuteurs ont longtemps préservé si jalousement les particularités de leur propre forme de romanche, faisant peu de cas des autres, que la traduction d'un romanche à l'autre, par exemple du sursilvan vers le vallader ou le surmiran, est un phénomène encore récent.

L'année 1982 vit la naissance officielle du *rumantsch grischun*, une langue commune standardisée qui fut élaborée non pas par un Romanche, mais par un romaniste de l'Université de Zurich, Heinrich Schmid. Cette création linguistique tenait compte autant des points communs entre les diverses variétés que des différences régionales, qu'elle nivelait afin de créer une large base de compréhension mutuelle. Si l'on veut dire 'oui' en

rumantsch grischun, il faut donc dire *gea* et non *gie* (sursilvan), *ea* (surmiran) ou *schì* (vallader), et pour 'je', on dira *jau* au lieu de *jeu* (sursilvan), *ia* (surmiran) ou *eu* (vallader). Les catholiques sursilvans invoquent Dieu sous le nom de *Diu* et les protestants sursilvans sous celui de *Deus*, mais ce que les théologiens avaient séparé, le philologue l'a unifié en créant *Dieu*. Le Suisse est resté pour tous un *Svizzer*, quant à l'ordinateur, il a été dès ses débuts un *computer* et non pas un *ordinatur* – mot qui, en romanche, désignait déjà un simple 'classeur'.

Il était prévu que cette *lingua franca* devienne langue officielle et administrative. Mais le *rumantsch grischun* n'a réussi que partiellement son pari. En tant que journal bilingue, l'*Engadiner Post / Posta Ladina* est – tout comme l'hebdomadaire *Biel Bienne* – un phénomène exceptionnel dans le paysage médiatique suisse. La partie romanche du journal n'est toutefois pas écrite en *rumantsch grischun*, mais plutôt, selon une tradition bien établie, dans les variétés régionales de Haute-Engadine (vallader) et de Basse-Engadine (puter).

Le romanche est parlé dans un canton montagneux dont l'économie agricole a été profondément bouleversée par le tourisme et l'industrialisation au cours des dernières décennies, la Suisse romanche partageant ce destin avec la Suisse italienne.

Dans les années 1920, l'expression *due Svizzere* ('les deux Suisses', 'la Suisse à deux vitesses') s'était répandue en Suisse italienne. Appliquée plus spécifiquement au canton italophone, la formule permettait aussi d'opposer le Tessin agricole des hautes vallées alpines au Tessin moderne industrialisé.

Deux romans illustrent bien cette évolution contrastée. Dans *Le jeu de monopoly* (*Il giuoco del monopoly*, 1980), Giovanni Orelli (1928-) utilise le fameux jeu de société – où tout tourne autour de l'acquisition de biens fonciers et immobiliers – comme métaphore épique de la Suisse italienne et de sa ruée vers l'argent. Dans le cas des Romanches, il convient de mentionner *La mutation* (*La Mùdada*, 1962) de Cla Biert (1920-1981), dont le titre donne bien la mesure de l'ampleur de la problématique.

En raison des conditions naturelles, le Tessin, 'midi de la Suisse', canton montagnard marqué par la pauvreté, fut pendant des siècles une région d'émigration, d'abord vers l'Italie, puis vers la Suisse alémanique après le percement du tunnel du Saint-Gothard. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le Tessin connut un formidable essor économique, lié en particulier à l'installation de personnes venues de Suisse alémanique. Inévitablement, le boom économique eut des conséquences culturelles.

Alice Vollenweider, une observatrice avertie de la Suisse italienne, écrivait ainsi:

La très forte présence d'étrangers est un problème plus aigu que le laissent croire les statistiques. Les 9,5% de Suisses allemands constituent une classe supérieure numériquement

faible, mais influente, qui se soustrait à l'assimilation linguistique et culturelle. Le Tessin paye son essor économique par le nivellement à grande échelle de son caractère culturel distinct.

Dans une large mesure, la fondation d'une université à Lugano en 1982 était le fruit d'une conscience aiguë des enjeux culturels. Et si l'italien est sur la défensive même au Tessin, il l'est à plus forte raison encore dans les vallées méridionales du canton des Grisons. Afin de freiner le recul de l'italien, l'association *Pro Grigioni Italiano* lança donc les *giornate grigioitaliane*, des journées de rencontre calquées sur le modèle des *scuntradas* qu'organisaient les Romanches depuis 1983 – celles-ci permettant de discuter de la place de la langue et de la culture romanches, ou encore du renforcement de l'identité romanche.

Les régions romanchophones, revenons à elles, sont généralement toutes proches de la zone germanophone, économiquement plus puissante. L'allemand y devient donc la deuxième langue – et le romanche tend à n'être plus qu'une langue seconde. Cette évolution a relancé le débat sur l'éventuelle disparition du romanche.

À ce sujet, Iso Camartin (1944-) s'est exprimé en ces termes:

Dans une situation comme celle que nous vivons actuellement, le seul moyen pour la littérature romanche de garder sa raison d'être est de tout faire pour garantir à la minorité romanche la poursuite d'une expérience linguistique que rien ne peut remplacer. Ce qui est déterminant pour éviter le déclin de la littérature romanche, ce ne sont pas ses qualités artistiques – dont très peu d'œuvres peuvent témoigner, même si c'est le cas de quelques-unes –, car pour ce qui est du strict art littéraire, il y aurait assez de solutions de repli dès lors qu'aurait disparu la littérature romanche. La seule chose qui justifie l'attachement des Romanches à celle-ci, c'est l'aide qu'elle leur procure pour enrichir le cœur même de cette langue à laquelle tout Romanche de naissance reste attaché en dépit de tout.

Il continue d'y avoir des auteurs qui écrivent exclusivement en romanche. Mais pour accéder à une notoriété à l'échelle de la Suisse, ils sont tributaires des traductions – parfois avantageusement accompagnées d'un appareil de notes explicatives, comme pour la version allemande de *Giacumbert Nau*, un roman de Leo Tuor (1959-). L'allemand est la principale langue cible de ces traductions, et beaucoup d'écrivains se font désormais auto-traducteurs ou co-traducteurs de leurs œuvres, comme Gion Deplazes (1918-2015). De plus en plus d'auteurs recourent au romanche et à l'allemand, soit en publiant leurs ouvrages en édition bilingue, comme Linard Bardill (1956-), soit en alternant les langues d'un livre à l'autre, comme le font Flurin Spescha (1958-2000) ou Clo Duri Bezzola (1945-2004). Iso Camartin, à la fois écrivain et chercheur – il occupa la première chaire en langue et culture romanches à l'Université et à l'École polytechnique fédérale de Zurich –, publie en allemand non seulement ses divers essais, mais aussi ses textes traitant du romanche.

Ce type de dualité linguistique n'existe pas dans le cas des autres groupes linguistiques de Suisse. Nous n'avons pas l'équivalent helvétique de Jean Arp (ou Hans Arp), cet Alsacien qui écrivait de la poésie en français et en allemand. Et encore moins un auteur comparable à Gil Vicente (1465?-1537?), qui écrivit dix de ses quarante-cinq pièces de théâtre en espagnol, seize en portugais et dix-neuf dans les deux langues; point non plus d'équivalent à un Tchinguiz Aïtmatov (1928-2008), qui, en plus d'écrire ses livres en russe et en kirghize, se chargeait en partie de leur traduction.

Devenu bilingue, le Romanche vit de surcroît doublement le problème de la non-coïncidence des langues parlée et écrite. S'il choisit le tout nouveau *rumantsch grischun* pour écrire, cette langue diffèrera grandement du dialecte romanche qui lui est propre. Et s'il parle allemand, c'est en dialecte alémanique qu'il s'exprimera; il est donc confronté aux mêmes obstacles qu'un Suisse allemand qui doit écrire en allemand standard.

◆ [12]

Pour apprécier l'ampleur des différences qui peuvent exister entre langue parlée et langue standard écrite, la comparaison entre la Suisse romande avec la Suisse alémanique est très éclairante.

Le français parlé en Suisse diffère à peine du français de France. Dès le 17^e siècle, la Suisse romande se tourna vers cette France qui venait de créer l'Académie française, instance de contrôle visant à assurer l'homogénéité et la normalisation de la langue – avec toute la rigueur qui sied à un État centralisateur.

Il n'est certes pas difficile de trouver des régionalismes dans le français de Suisse. Mais s'il est vrai que les Romands, s'écartant de la belle logique cartésienne à la française, remplacent 'soixante-dix' par 'septante', on sait que les Belges en font de même.

Les helvétismes et les régionalismes ajoutent à la couleur locale, mais ils ne font pas obstacle à la compréhension. Quand des réalisateurs romands comme Alain Tanner (1929-) ou Claude Goretta (1929-) tournent des films dont l'action se situe en Suisse francophone, nul besoin de doubler ces films en français de Paris. Si l'on trouve des exemples de 'francisation' des textes, c'est par un simple souci d'esthétique lié au purisme linguistique. Néanmoins, la situation linguistique périphérique de la Suisse amène la télévision romande à collaborer avec d'autres pays francophones comme la Belgique et le Canada.

Une panosse pour poutser



Argument massue

Il y a les différences ou les nuances de vocabulaire et de syntaxe, mais aussi celles qui concernent l'intonation et de rythme. Charles Ferdinand Ramuz (1878-1947), devenu un classique de la littérature romande moderne, rappelle ainsi que jeune homme, c'est lorsqu'il se rendit à Paris, le centre intellectuel et littéraire de l'époque, qu'il prit conscience de son origine.

Il est d'ailleurs fréquent que notre singularité nous apparaisse pleinement lors d'un séjour à l'étranger. C'est en suivant des cours à la Sorbonne, à Paris, que le Guatémaltèque Miguel Angel Asturias (1899-1974), auteur des *Hommes de maïs* (*Hombres de maiz*), découvrit la signification des légendes mayas qui avaient marqué son enfance dans son pays natal.

Ramuz, lorsqu'il se rendit compte qu'il avait jusqu'alors endimanché linguistiquement ses personnages, déclara qu'à l'avenir, il souhaitait laisser les pêcheurs et paysans de son canton d'origine, Vaud, porter leurs vêtements de tous les jours. Il choisit ainsi de revendiquer son appartenance à une « province qui n'en est pas une », selon sa propre formule, restée célèbre. L'écrivaine Alice Rivaz (1901-1998) admirait chez Ramuz une écriture qui s'inspirait « d'une langue parlée murmurée, chuchotée, rêvée ». Il écrivait un français qui laissait transparaître son origine; il recherchait une certaine simplicité et il y réussissait. Mais son œuvre tardive illustre bien la façon dont la simplicité à laquelle il aspirait (« le merveilleux et noble style rustique ») a parfois pu tourner à la manie, par exemple avec ce 'et puis... et puis... et puis' visant à imiter le style narratif ordinaire.

◆ [13]

Contrairement à la situation qui prévaut en Suisse romande, il y a bel et bien un fossé linguistique entre le dialecte suisse-allemand et l'allemand standard.

Si un réalisateur tourne un film en Suisse alémanique et demande aux protagonistes de parler d'une façon naturelle, ce film posera des difficultés de compréhension en Allemagne – à moins qu'on y ajoute des sous-titres ou qu'on le double. Néanmoins, les Allemands aiment par ailleurs que les Suisses germanophones parlent leur allemand standard un peu lourdaud – ou, pour le dire plus crûment, leur allemand d'attardés. C'est cette rusticité de la langue que les publicitaires suisses utilisent à dessein comme image de marque lorsqu'ils vantent en Allemagne les mérites de produits suisses.

On est effectivement assez souvent témoin de ce manque d'aisance chez des Suisses allemands qui doivent parler et débattre en allemand standard, y compris à l'Université. Il n'est que de penser à ces séminaires dans lesquels les professeurs et les étudiants allemands monopolisaient la parole jusqu'à ce que retentisse la sonnerie. Les Suisses discutaient entre eux pendant la pause, et lorsqu'une autre sonnerie annonçait la reprise du cours, ils étaient de nouveau réduits au silence. À défaut d'émettre une réflexion critique, ils hochaient parfois la tête en signe de scepticisme.

On serait tenté d'expliquer cette lourdeur linguistique par l'origine alpine – ce n'est pas en yodlant qu'on apprend le mieux l'art de la conversation. Le fait est que nous envisageons l'éloquence avec méfiance, et que la virtuosité linguistique nous paraît vite suspecte. Sans conteste, nous manquons d'habitude dans l'exercice de la parole spontanée en allemand standard. Il peut en résulter une langue parlée solennelle, poussive, voire médiocre – ce qui alimente donc le sentiment de gêne ou d'infériorité. Il est tout aussi vrai que nous n'aimons pas parler le 'bon allemand'; cependant, si nous réagissons souvent négativement quand nous l'entendons, c'est moins face à son utilisation même qu'en raison de telle ou telle intonation que nous jugeons trop teutonne et qui nous semble vite arrogante, même si le locuteur est animé des meilleures intentions.

Quand des professeurs déclarent que les élèves qui préparent l'examen de maturité sont incapables de s'exprimer de façon assez nuancée en allemand standard, ce ne sont pas les élèves qu'il faudrait soumettre à un examen, mais plutôt les enseignants. Malheureusement, il manque à la formation des professeurs une discipline qui serait linguistiquement et psychologiquement très importante pour nous les Suisses allemands: la rhétorique.

◆ [14]

En fait, l'affirmation selon laquelle nous n'écrivons pas dans la langue que nous parlons n'est qu'une demi-vérité. Car nous parlons non seulement le dialecte, mais aussi l'allemand standard, la langue que nous écrivons. C'est le cas au tribunal, dans des assemblées et au parlement, à l'église et à l'école. Notre vie de tous les jours est une coexistence entre langue standard et dialecte, un va-et-vient permanent.

Dans les magasins, les informations habituelles sont en 'haut-allemand' (*Hochdeutsch*), et à l'occasion, les promotions sur certains produits sont annoncées en dialecte. Ce que les clients lisent sur l'emballage est de l'allemand, mais avec les employés, ils parlent le dialecte, ou ils baragouinent l'allemand standard lorsqu'ils ont affaire à des travailleurs immigrés, ce qui n'est pas rare. Ils n'hésitent alors pas à utiliser leur sabir 'spécial étrangers': « Toi pas toucher. Toi voir assez. » En cours, l'élève utilise un livre en allemand, l'enseignant donne le cours à la fois en allemand standard et en dialecte; pendant la pause, il poursuivra sans doute en dialecte avec les élèves, et il est encore plus certain que ceux-ci parleront exclusivement le dialecte dans la cour de récréation. Même dans une organisation aussi patriotique que l'armée, l'alternance est la norme: l'ordre du jour est en *Hochdeutsch* et la plupart des explications détaillées sont en dialecte; les opérateurs radio établissent la communication en allemand standard, mais ils transmettent parfois les informations en suisse-allemand. Et si le présentateur du journal radiodiffusé ou télévisé se donne la peine de parler en langue standard, les reportages, les commentaires et les entrevues pourront être aussi bien en *Hochdeutsch* qu'en dialecte.

Notre situation linguistique est donc hybride, même si l'on ne tient pas compte des anglicismes, présents tant dans le langage courant que dans le vocabulaire spécialisé – on peut aller 'fouder' (*fuuden*, d'après *food*), après avoir 'eupdéte' son ordinateur (*öpdeiten*, d'après *update*) pour se mettre à 'guémer' (*geimen*, d'après *game*).

◆ [15]

Il est toutefois incontestable que depuis les années 1960, le dialecte a investi des domaines qui étaient jusque-là largement réservés à la langue standard, à un point tel que le gouvernement suisse, préoccupé par la communication entre les Suisses allemands et leurs concitoyens non germanophones, a lancé un appel pour encourager l'utilisation du *Hochdeutsch* à l'oral. L'allemand standard reste la langue que les non-germanophones apprennent à l'école, mais lorsque toutes les conversations ont lieu en dialecte, l'usage exclusif de ce dernier rend la communication entre Suisses difficile, pour ne pas dire impossible. Et inévitablement, la prédilection pour le dialecte et la propension à l'utiliser toujours plus conduisent à davantage d'étroitesse provinciale.

De prime abord, il peut sembler avantageux de disposer de divers manuels d'apprentissage du dialecte, ou d'un outil comme le *Dictionnaire français / suisse-allemand – Schwizertüütsch / Französisch*. Mais en fin de compte, ces ouvrages ne favorisent pas le rapprochement; ils véhiculent au contraire une forme subtile d'impérialisme dialectal. Pourquoi en effet les francophones devraient-ils apprendre une langue qui leur donne uniquement accès au territoire helvétique, et non à l'ensemble de l'espace culturel germanophone?

L'appel en faveur de l'allemand standard n'est pas motivé que par des enjeux de politique intérieure; il relève aussi d'une politique culturelle plus globale. Car à travers l'allemand standard – donc *grâce à lui* –, la Suisse allemande fait partie du vaste espace culturel germanophone, où elle acquiert une visibilité et la possibilité de se montrer créative.

Le désintérêt pour l'allemand standard à l'oral risque d'entraîner non seulement une perte de terrain, mais aussi une perte de qualité. Une langue ne reste vivante que dans la mesure où elle est parlée. L'art de converser et de débattre ne se limite pas à l'utilisation instrumentale de la langue; celle-ci est aussi un champ d'expérimentation, un laboratoire, un moyen de gérer et de digérer la vie quotidienne et l'actualité. Qu'est-ce que l'actualité, sinon la confrontation avec de nouvelles réalités qui doivent être appréhendées par la parole? Sans cette possibilité de se colleter constamment avec le réel, la langue se dégrade jusqu'à devenir ce qu'on appelle en Suisse allemande la 'langue écrite' (*Schriftsprache*) – une appellation aussi trompeuse que malheureuse pour désigner l'allemand standard, puisqu'elle soustrait au champ d'utilisation de cette langue toute la créativité qui relève de l'oralité.

Parallèlement, le dialecte étant maintenant utilisé dans des domaines naguère réservés à la langue standard, il subit des changements. Tel qu'on l'entend à la radio et à la télévision, il fait l'effet d'une retraduction à partir du *Hochdeutsch*. Ce nouveau dialecte semble avoir été créé sur papier. Nous avons en effet l'habitude de penser en allemand standard et sommes peu entraînés à nous exprimer de façon abstraite en dialecte. On attribue traditionnellement à ce dernier une sensualité et une expressivité plus grandes, mais lorsqu'il s'aventure sur un terrain moins familier, il peine à exprimer l'abstraction.

Otto von Greyerz (1863-1940), qui avait autant à cœur le maintien de l'usage du *Hochdeutsch* que la promotion du dialecte, écrivait:

Le dialecte ne peut pas être un modèle en toutes choses. Ses faiblesses sont patentes: son vocabulaire, déterminé par un ensemble de circonstances et d'exigences locales ou régionales, montre ses limites dans certains domaines de la vie et de l'esprit. Sa syntaxe n'autorise pas la subtilité des distinctions logiques dont dispose la langue écrite avec ses nombreuses conjonctions (cependant, pourtant, néanmoins, bien que, quoique, dans la mesure où, si tant est que, étant donné que, etc.).

Si l'on cherche à savoir à quoi telle ou telle langue se prête particulièrement bien ou ce à quoi elle est inapte, l'allemand standard lui-même peut nous réserver quelques surprises. Car cette langue, qui a la réputation d'être prédisposée à la philosophie parce qu'elle se prêterait aux nuances de la pensée abstraite, faisait l'objet d'un tout autre discours lorsqu'elle avait remplacé le latin comme langue des sciences. Cela avait alors constitué une véritable révolution culturelle en Europe. Quand Christian Thomasius (1655-1728), le spécialiste du droit naturel, avait commencé à donner ses cours en allemand à l'Université de Leipzig, certains disaient qu'il privait la science de sa langue secrète. Il était du reste l'éditeur de la première revue littéraire en allemand, les *Monatsgespräche* ('conversations mensuelles').

Pour valoriser et défendre sa propre langue, on n'est cependant pas tenu de s'exprimer dans cette même langue. C'est bien en latin que Dante Alighieri (1265-1321) rédigea sa défense de l'italien, dans *De vulgari eloquentia* – qu'il conviendrait d'ailleurs de rendre par 'l'expressivité de la langue populaire', titre plus approprié que ceux des traductions de référence: *De l'éloquence en langue vulgaire*, ou, si l'on retraduit de l'allemand, 'De la poésie en langue maternelle' (*Über das Dichten in der Muttersprache*). Tout en scrutant à la loupe tous les dialectes italiens, Dante oppose la langue maternelle (la *lingua naturalis*) au latin (la *grammatica*). Cette association qui fait des mots 'grammaire' et 'latin' de parfaits synonymes se retrouve dans d'autres langues: en français, 'apprendre la grammaire' signifiait jadis à peu près la même chose qu'"étudier le latin".

Sur une note plus helvétique, ajoutons que dans la Zurich de Zwingli, le dramaturge Georg Binder montait des comédies grecques, latines et allemandes. Et dans sa pièce *Acolastus*, à la toute fin de l'avant-propos rédigé en allemand, on trouvait cette phrase: « Ne pudeat te incomptae et agrestis dialecti, patria est. » (« N'aie pas honte de ton dialecte grossier et rustique, il est ta patrie. »)

C'est à cette époque que parut également *Der gestreifte Schweizerbauer* ('Le paysan suisse à rayures'), un tract évoquant une querelle entre un moine prédicateur et un paysan lettré qui défend la langue allemande face au latin des papistes. Le 'paysan à rayures' – en référence au costume traditionnel – apparaît comme un devancier de Kleinjogg (1716-1785), l'initiateur des 'conversations paysannes de Zurich' (*Zürcher Bauerngespräche*), devenu célèbre en France sous le nom de 'Socrate rustique', et au sujet duquel on a pu lire: « On dit que son parler ne manquait ni de clarté ni de précision, mais plutôt de raisonnements formels abstraits. »

◆ [16]

Le dialecte a connu une mutation décisive au cours des dernières décennies. Jadis associé au canton, à la région ou à la vallée, il a changé d'échelle et évolue désormais dans un cadre beaucoup plus vaste. On a vu émerger de nouvelles agglomérations, fruit des migrations internes et d'une concentration de l'économie qui a fait voler en éclat les frontières cantonales, voire nationales – dans les cas de Bâle et de Genève. Inéluctablement, tout cela a eu des conséquences linguistiques.

L'exemple de Zurich illustre bien cette situation. Lorsqu'on prend en compte non seulement la ville et le canton, mais tout le bassin zurichois, l'ensemble de la zone d'influence qui constitue l'agglomération, on arrive à plus d'un million d'habitants. En rapportant ce chiffre aux quelque cinq millions d'habitants que compte la Suisse germanophone, on obtient une proportion voisine de celle que représentent Londres et Paris pour l'Angleterre et la France. Truffé d'expressions dialectales venues de l'extérieur, le dialecte zurichois voit ses traits les plus marquants s'émousser peu à peu. La transformation est encore accentuée par les médias audiovisuels – l'Allemagne étant d'ailleurs confrontée à un phénomène similaire.

De tout temps, on a distingué les dialectes urbains des dialectes locaux des paysans, mais ces derniers ont perdu du terrain et se sont transformés avec l'essor de la société industrielle, à mesure que la démarcation entre ville et campagne devenait obsolète. Faut-il donc parler d'une koinê moderne, propre aux agglomérations, à la fois langue courante et langue commune? Ou, en se montrant plus négatif, d'une 'bouillie linguistique'? Les jugements de valeur ne nous aident guère. Doit-on alors employer indifféremment les concepts de 'dialecte', de 'parler local' et de 'langue courante'? Contrairement au dialecte traditionnel, la langue courante sait repérer les tendances récentes. Soumise aux modes,

elle reflète les mutations sociales et apparaît plus souple, plus ouverte. Elle colle davantage à son époque. Mais si le dialecte traditionnel perd de son autonomie, il est un substrat qui transparait encore dans cette nouvelle langue commune.

Kurt Marti (*1921) avait écrit en allemand standard ses premiers poèmes – par exemple ses ‘poèmes républicains’ (*Republikanische gedichte*, 1959). Dans ses recueils ultérieurs, comme *rosa loui* (1967) et *undereinisch* (1973), il opta pour le dialecte bernois. Pour qualifier la langue qu’il avait choisie, il n’utilisait pas le terme *Mundart* (‘dialecte local’), et disait avoir écrit des poèmes en ‘langue courante bernoise’ (*Bärner Umgangssprach*). Par ailleurs, il ne cessa jamais de composer des poèmes en allemand standard, par exemple *Der Geiger von Brigg. Helvetische Jubelgedichte* (‘le violoniste de Brigue. Poèmes jubilatoires helvétiques’), paru en 1991 – toute sa prose étant écrite en *Hochdeutsch*. Kurt Marti peut être vu comme l’un des auteurs modernes qui incarnent la situation diglossique, mais d’éminents poètes dialectaux n’avaient eux non plus jamais cessé de publier en allemand standard, comme le Bernois Rudolf von Tavel (1866-1934) ou le Schwytzois Meinrad Lienert (1865-1933).

Dans la langue courante telle qu’elle s’est formée et continue de se former dans les agglomérations, les sociolectes – les façons de s’exprimer propres aux divers groupes sociaux – ont une importance plus grande que les vallées ou régions d’origine. Qu’il s’agisse du langage des jeunes ou des jargons professionnels, chaque milieu dicte une certaine manière de s’exprimer. On en trouve une excellente illustration littéraire dans une scène tirée de *La mort de Chevrolet*, de Martin Frank (1950), où quelqu’un observe un jeune homme à l’air punk, « avec ses cheveux rougeâtres hérissés, son vieux jean sale, ses chaussures de tennis basses, son teeshirt jaune pâle et sa veste en jean » (« mizo rötliche schtachuhor träkigi auti blutschins nideri tenischschue äs häugäups tischört unes auz plutschins jäggli »). À propos de son type d’écriture, l’auteur apporte cette précision: « La langue [...] est transcrite d’une façon phonémique simplifiée, c’est-à-dire sans notation de la longueur ou du degré d’ouverture des voyelles. Les espaces entre les mots n’ont pas de signification particulière, puisque la langue est un continuum. » Il explique par ailleurs qu’il s’agit d’un « roman réaliste écrit à l’aide de la méthode Strasberg ». En reprenant à son compte l’approche en vigueur dans la célèbre école d’art dramatique new-yorkaise, l’auteur souligne qu’il importe de s’identifier aux scènes représentées, de découvrir son univers personnel en s’attachant également aux éléments extérieurs. Et dans *Ter Fögi ische souhung* (‘Fögi est un sale porc’ – ou un ‘chien sale’), si Frank a réussi à rendre sans maniérisme l’argot des jeunes et des prostitués, c’est qu’à l’aide de l’ordinateur, il a d’abord répertorié le vocabulaire concerné avant d’éliminer tout ce qui n’était pas approprié stylistiquement.

Voilà une façon de « coller à la langue du peuple » qui rappellerait presque l’ambition de Luther.

◆ [17]

Ce qui est vrai de la Suisse germanophone ne vaut pas pour la Suisse italienne, qui n'a pas connu de vague dialectale dans les dernières décennies. Au contraire, dans la littérature, le parler local a cédé de plus en plus de terrain à l'italien standard, et le linguiste Sandro Bianconi a qualifié le dialecte de « mirage »:

Si l'on se projette dans le futur en adoptant une perspective historique, il apparaît que pour le Tessin également, le dialecte n'aura été rien d'autre que le maintien d'une tradition, d'une mentalité et d'un mode de vie antérieurs à l'époque industrielle. Le conflit entre langue standard et dialecte apparaîtra à tort comme étant de nature linguistique, alors que le vrai problème est d'ordre social, politique, culturel.

L'écrivain Giovanni Orelli (1928-), pour sa part, a un jour déclaré qu'« [e]n Suisse italienne comme ailleurs, les dialectes régionaux finiront tôt ou tard au musée, ou plutôt dans le *Vocabulario dei dialetti della Svizzera italiana*.

En termes d'histoire culturelle, ce dictionnaire dialectal est d'une importance primordiale, car il situe les mots dans leur contexte sociohistorique. À l'entrée *büralista* – pour prendre un exemple parmi d'autres – on peut lire:

Employé de la poste. Généralement: *bü-*, *burališta*; dans le Sopraceneri et la Léventine: *bürolista*.

Le *büralista* est le chef d'un petit bureau de poste fonctionnant sur le mode d'une entreprise familiale. Les locaux officiels sont souvent situés dans le logement de l'employé de la poste et la famille entière participe à l'exécution des diverses tâches. La rétribution est calculée en fonction du volume du travail: *ul mè navód u fa bürolista e mi ai dèi na man* (mon neveu est *bürolista* et je lui donne parfois un coup de main) ou: *tanti vòlt ei pòst da bürolista ei passa da pá in fiöö* (le poste de *bürolista* est souvent transmis de père en fils). [...] [Le terme] est attesté dans les trois langues officielles de la Suisse – 'buraliste' en français et *Bürolist* en allemand suisse –, ce qui constitue un triplet typiquement suisse.

◆ [18]

Si la phrase qui stipule que nous n'écrivons pas la langue que nous parlons n'est qu'à moitié vraie, c'est aussi parce qu'on peut écrire et publier dans la langue parlée.

Toutefois, le dialecte n'est pas la langue écrite habituelle. Il n'est jamais utilisé dans la communication officielle et il ne l'est qu'occasionnellement dans la communication privée. Lorsqu'on tombe sur du dialecte dans la presse, c'est l'exception qui confirme la règle. Ainsi, *Der kleine Bund*, le supplément culturel hebdomadaire du quotidien bernois *Der Bund*, propose la rubrique *Im Stübli*, 'petit salon' où l'on peut lire des textes en bernois sous diverses variantes, urbaines ou rurales. Quant à la *Dreilandzeitung*, supplément hebdomadaire de la *Basler Zeitung*, elle tire son nom transfrontalier du 'triangle des trois

pays' (Suisse, France, Allemagne) que forme la grande région bâloise, et ses articles offrent un large éventail de langues, avec des textes en dialecte sundgauvien, en strasbourgeois, en bâlois rural de l'Oberbaselbiet, en haut-alémanique du Wiesental ou en bas-alémanique de Kenzingen.

Bien entendu, le dialecte s'impose parfois tout naturellement lorsque la langue parlée peut renforcer la logique inhérente à certaines formes littéraires ou artistiques, comme dans le théâtre radiophonique. Un certain nombre d'auteurs qui écrivent d'habitude en langue standard ont également à leur actif des radioromans en dialecte.

La Suisse germanophone possède une tradition de théâtre populaire bien ancrée. Il s'est toujours agi d'un théâtre en dialecte, même si à la fin du 18^e siècle, à Lucerne, on jouait encore des pièces en latin dans la tradition du théâtre jésuite, de sorte que le gouvernement lucernois – de même que celui de Soleure – avait dû émettre un décret en faveur du théâtre en allemand.

On connaît l'importance qu'a eue pendant l'époque nazie le *Schauspielhaus* de Zurich, seul théâtre germanophone à échapper à l'emprise nationale-socialiste. On sait moins qu'à la même époque, les petits théâtres et les cabarets politiques étaient également des lieux où régnait la parole engagée. On y présentait des chansons et des sketches dans la langue de l'homme et de la femme de la rue, le dialecte. Celui-ci était entre autres un signe d'attachement à l'identité nationale puisqu'il permettait de se distancier de l'allemand standard associé au nazisme.

Le dialecte est resté la langue de prédilection du théâtre de boulevard, des arts de la scène à l'ambition créative modeste. Et pour prendre la mesure de la puissance théâtrale du dialecte, on ne peut pas ne pas évoquer les *Schnitzelbänke*, ces petits poèmes humoristiques récités pendant le carnaval de Bâle – les amateurs étant souvent meilleurs que bien des professionnels. C'est alors l'occasion de revisiter le 16^e siècle et sa tradition carnavalesque satirique – parmi les genres qui ont accompagné les débuts de la littérature en Suisse, on trouve diverses farces et pantalonnades, comme le *Speilied*.

Fait nouveau dans les années 1950, en se tournant vers Max Frisch et Friedrich Dürrenmatt, deux auteurs qui faisaient la part belle à la comédie politique, la Suisse adopta un genre artistique qui était jusqu'alors l'apanage du dialecte. Parmi d'autres résurgences historiques, citons le premier mystère de Noël en allemand, joué à Saint-Gall, et le spectacle du Nouvel An donné à Zurich en 1514 (*Von den alten und jungen Eidgenossen* – 'Des anciens et des nouveaux confédérés'), considéré comme la plus ancienne comédie politique de langue allemande. Dans les débuts de la Réforme, l'aversion des protestants pour le théâtre avait ainsi été précédée d'une campagne d'agit-prop réformatrice adaptée pour la scène.



Haut-allemand

À partir des années 1960, les auteurs-compositeurs-interprètes – les ‘chanteurs à texte’ – contribuèrent avec succès à l’essor de la culture dialectale, offrant un équivalent suisse à la nouvelle garde internationale des chanteurs protestataires. Si les *Berner Troubadours* furent couverts de louanges, c’est notamment parce qu’ils utilisaient le dialecte dans sa version la plus quotidienne. Cela n’avait plus rien à voir avec la ‘conservation du dialecte’, laquelle visait – et vise encore – à ce que le dialecte parlé soit ‘pur’. Jusque dans les années 1950, dans les studios radiophoniques de Zurich, un responsable avait pour tâche de veiller à la justesse du dialecte utilisé – ce dont la rue n’avait que faire depuis bien longtemps.

La poésie dialectale fut longtemps accusée d’entretenir la nostalgie folklorique. Dans les années 1930 et 1940, elle avait été mise au service de la préservation du patrimoine national – ce qui se reflétait tant dans la thématique que dans le vocabulaire employé. Ce mouvement s’inscrivait dans la lignée de cette ‘défense nationale spirituelle’ qui faisait du dialecte un symbole d’authenticité originelle. Pourtant, ni le culte de l’idylle ni la propension à enjoliver la réalité n’étaient des caractéristiques inhérentes à la poésie dialectale. Dans sa tragédie *Marie und Robert*, l’Argovien Paul Haller (1882-1920) avait déjà offert un exemple d’utilisation du dialecte à des fins de critique sociale.

À l’opposé du culte du dialecte, on trouve la vision de Ludwig Hohl (1904-1980), qui écrivait dans ses *Notes (Notizen, 1954)*:

Que diriez-vous d’arrêter enfin d’exalter tout ce qui relève du pittoresque folklorique et de plutôt vous efforcer d’apprendre l’allemand. [...] Chacun devrait-il vraiment parler toujours aussi spontanément que possible ou, selon l’expression consacrée, ‘comme son bec l’y invite’? Premièrement, je n’ai pas de bec, et j’aime mieux parler comme mon *esprit* m’y invite, en espérant que celui-ci se développe plus vite qu’un bec. [...] Quand je dis que je hais le dialecte, cela ne signifie aucunement que je suis opposé à toute forme de particularisme; il demeure que c’est seulement au sein d’une grande langue de culture que les particularités deviennent opérantes. Dès que la singularité qui est la tienne s’exprime dans la langue de culture – c’est-à-dire dans la langue tout court –, elle ne peut que prendre une forme productive. Or en dialecte, seul existe le dialecte, tu ne contribues pas toi-même à l’enrichir.

Comment écrire le dialecte? Une fois de plus, nos petits soucis suisses ne sont que la variante d’un problème de communication qui existe à l’échelle internationale – celui de la transcription. Faut-il chercher Tchekhov à la lettre ‘t’ ou dans les ‘c’? Pourquoi, dans l’index en anglais du recueil de théâtre traditionnel indien, *Sanskrit Dráma*, ne trouve-t-on pas le mot *sakuntala* à la lettre ‘s’, pas plus que l’indication que ce mot est classé parmi les ‘č’ – une lettre située entre ‘r’ et ‘s’? Et qu’en est-il de cet auteur persan classique? S’appelle-t-il Jahiz (comme en français) ou al-Gahiz (comme en allemand)? Pour désigner le suisse-allemand, écrira-t-on *Tütsch* avec un ‘ü’, avec deux ‘ü’, avec un ‘y’ (comme dans *Basel-Dytsch*)? Doit-on plutôt renoncer à *Tütsch* au profit de *Dütsch*?

À en croire l'introduction du dictionnaire *Zürichdeutsches Wörterbuch*, le principe de base est simple: « Les mots sont écrits tels qu'on les entend, sans tenir compte de la graphie habituelle de l'allemand moderne. » Pourtant dans la *Zürichdeutsche Kurzgrammatik* ('petite grammaire du dialecte zurichois'), Viktor Schobinger affirme au contraire que « le dialecte écrit doit refléter au plus près la prononciation, sans toutefois trop s'éloigner de la graphie habituelle de l'allemand standard ».

Mais comment lire ce qui est écrit 'comme ça se prononce' lorsqu'on a sous les yeux une graphie déroutante? Dans *Chòchi* (*Köchin*, 'cuisinière'), *Ròòte* (*Räte*, 'conseillers'), *Pùürscht* (*Bursche*, 'garçon'), les accents graves ne sauraient à eux seuls nous tirer d'affaire.

Quant aux 'petits chants' (*Liedli*) en dialecte, « le mieux serait de les entendre, et même d'entendre l'auteur les réciter lui-même », écrivait Margret Meliert dans l'introduction de son 'tricot de lettres' (*e buechstabelismete*). Mais il faudrait aussi les dire soi-même, et non seulement les entendre au motif que leur auteur, Sam Süffi, est sans doute le mieux placé pour réciter ses 'petits chants sans notes' (*liedli oni note*). Comme Suisses allemands, c'est en général seulement en lisant à haute voix – et en nous y reprenant à plusieurs fois – que nous finissons par comprendre le texte en dialecte que nous avons sous les yeux (par exemple un extrait de l'édition du weekend de la *Neue Zürcher Zeitung*). Ainsi, face à un assemblage de signes tel que *shaubvousglas*, le lecteur doit d'abord décomposer l'agrégat phonétique jusqu'à distinguer les mots *es haub vous glas*; alors seulement, l'ensemble deviendra plus intelligible et finira par rappeler *ein halb volles Glas* – un 'verre à moitié plein'.

Lorsqu'on le transcrit, le dialecte ne se soumet pas facilement aux dures contraintes de l'art d'écrire, et il exige vite de retrouver son oralité.

◆ [19]

Une littérature germanophone où l'on écrit comme on parle, voilà qui n'a du reste rien de spécifiquement suisse.

Dans la pièce *Bauern sterben* ('Les paysans meurent'), de Franz Xaver Kroetz (1946-), les paysans meurent deux fois, en s'écriant à deux reprises qu'ils ont « besoin d'une conduite d'eau », d'abord en bavarois (« Mia brachan a Wassaleiding »), puis en allemand standard (« Wir brauchen eine Wasserleitung »).

Mais quand un poème a pour titre « brodaschbiaglgalarii », on aimerait bien savoir de quoi il s'agit. En l'occurrence, le glossaire en annexe ne nous est d'aucun secours, bien que chaque entrée y soit traduite deux fois: dans la première colonne, on trouve par exemple *bamschawö* – l'expression dialectale viennoise désignant un 'nigaud' –, dans la

deuxième, sa traduction en allemand autrichien (*Baumschabel*), puis, dans la troisième, son équivalent en allemand standard (*Einfaltspinzel*). Et dans son commentaire sur le recueil de poèmes dont « brodaschbiaglgalarii » est issu, *med ana schwoazzn dintn* ('à l'encre noire'), Friedrich Polakovics conclut que ce que l'auteur, H.C. Artmann, écrit à l'encre noire, ce ne sont pas des « poèmes en dialecte, ni des poèmes viennois, mais des poèmes en provenance de Vienne ».

Dans le poème « Mutterns Hände » ('les mains maternelles'), le dialecte berlinois qu'utilise Kurt Tucholsky (1890-1935) n'impose pas le recours à un glossaire, tant il est proche de l'allemand standard – « Hast uns Stulln jeschnitten / un Kaffe jekocht » au lieu de « Hast uns Stullen geschnitten / und Kaffee gekocht » ('tu nous as coupé des tartines / et fait du café').

S'agissant des auteurs autrichiens et allemands, il est facile de créer de volumineuses anthologies de textes en dialecte. Mais dans le cas de la Suisse, l'opposition entre allemand standard et dialecte devient plus complexe encore puisqu'au-delà de la question de la langue parlée, on utilise volontiers le concept de 'suisse-allemand'.

Or, ce terme demande à être explicité, car linguistiquement parlant, le suisse-allemand n'existe pas. Il n'y a que des dialectes alémaniques parlés en Suisse. Ainsi, les Suisses allemands que nous sommes avons avec les Allemands du Sud des usages linguistiques communs. Nous disons aussi *ich bin gesessen* ('je suis resté assis'), et non pas *ich habe gesessen* ('j'ai resté assis'), comme en allemand standard. Mais le lac de Constance n'en constitue pas moins une frontière. Sur sa rive nord, on mange des *Spätzle*, alors que sur la rive sud, les mêmes pâtes seront servies sous le nom de *Spätzli*. Au nord, on bécote son *Schätzele* (son 'petit trésor'), alors qu'au sud, on câline son *Schätzli*.

Cependant, nous ne sommes pas des Suisses alémaniques tout court, car nous aimons nous opposer aux régions germanophones d'outre-Rhin, mais aussi et surtout nous distinguer au sein même de notre région linguistique. Nous n'avons pas seulement des frontières communales et cantonales, mais aussi des isoglosses. Comme on le constate en consultant un atlas linguistique, ce que les Allemands du Sud appellent couramment *Apfelkuchen* ('gâteau aux pommes'), qui sera peut-être aussi désigné sous le nom de *Blechkuchen* ('gâteau sur plaque de tôle') dans une boulangerie d'outre-Rhin et *Flachkuchen* ('gâteau plat') dans une boulangerie de chez nous, s'appellera *Bähe* dans le nord de la Suisse, *Fladen* à Saint-Gall, *Tüne* dans l'Unterland zurichois ou encore *Wèèè* (*Wähe* en allemand standard) en ville de Zurich.

Depuis 1962, un atlas linguistique de la Suisse allemande (*Sprachatlas der deutschen Schweiz*) répertorie les divers dialectes suisses-allemands – de la même façon, depuis 1949, on peut consulter avec profit la *Word Geography of the Eastern United States* si l'on veut savoir à quel endroit de la côte Est des États-Unis 'libellule' se dit plutôt *darning needle*, *mosquito hawk*, *spindle*, *snake feeder*, *snake doctor* ou encore *snake waiter*.

Il existe d'étranges idées préconçues sur ce qu'on continue d'appeler 'le suisse-allemand'. Par exemple en ce qui concerne les diminutifs. Contrairement à l'allemand standard, nous ne construisons pas les nôtres avec le suffixe *-chen* (ou *-lein*), mais avec *-li*. Toutefois, il y a maldonne lorsque les Allemands parlent de notre prétendu *Fränkli* ('petit franc suisse'). Tout d'abord, cela nous agace parce que nous y voyons une forme de basse flatterie linguistique, aussi sottise que cette façon qu'ont certains de singer notre *Grüezi* pour dire bonjour. De plus, nous serions prêts à utiliser un diminutif pour beaucoup de choses, mais en aucun cas pour notre franc; et le même respect est dû au mark (non pas au *Märkli*), au dollar (non pas au *Dollarli*), et malgré la faiblesse du rouble, nous n'en faisons pas un *Rubeli*.

Jusqu'à maintenant, personne n'a encore fait de 'psychanalyse du diminutif', et cet examen de l'âme se révélerait assez difficile. Comment vérifier dans quelles circonstances nous utilisons le diminutif? Peut-être faut-il juste se montrer philosophe, se dire qu'il vaut mieux minimiser l'importance des choses que l'on possède en dépensant l'argent que nous avons dans notre 'cassette' (*Kässeli*) plutôt que dans notre 'caisse' (*Kasse*) – comme pour ne pas éveiller la convoitise des Dieux.

Et il se pourrait bien qu'un *Gutzli* – un petit biscuit – soit particulièrement digeste sous sa forme diminutive. Celle-ci est une marque de sympathie, de bienveillance. Un *Büchli*, c'est un 'petit ventre' même si l'amas de graisse n'est plus à l'état d'ébauche et que la bedaine est très réelle – le diminutif, ça amincit.

Comme le diminutif a quelque chose d'affectueux, il se prête bien au langage enfantin. Il n'y a qu'à retailler le vocabulaire pour lui donner la dimension requise – l'enfant pourra alors manger sa *Süpli* ('petite soupe') avant d'aller au *Bettli* ('petit lit'). Lorsque la tendresse entre en jeu, il n'y a qu'un pas vers le kitsch ou la mièvrerie. Car si les bergers allemands et les saint-bernards deviennent des *Hündli* ('petits chiens'), que devra-t-on dire des loulous de Poméranie? Précisons qu'une *Pfünderli* ('petite livre') n'est pas une miche de pain qui pèserait moins de 500 grammes – sinon le boulanger n'aurait pas affaire qu'aux linguistes, mais aussi à la police cantonale du commerce.

Et lorsque nous faisons une bêtise (*Mist*), nous ne faisons pas une 'bêtisette' (*Mistli*). Nous avons de la chance (*Glück*), pas de la 'chancette' (*Glückli*). Si nous avons une chance de cochon (*Schwein*), ce ne sera pas une chance de cochonnet (*Schweinli*). Néanmoins, si l'on voit batifoler en grognant le petit de la truie (*Sau*), c'est bien sous le nom de *Säuli* qu'on désignera le porcelet en question.

En disant *Chileli*, nous parlons bien d'une 'petite église', d'une chapelle. Mais le dimanche, c'est à l'église tout court que nous allons – si toutefois nous y allons: *i d Chile* ou *i d Kirche*, selon la langue qu'on utilise dans la région pour communiquer avec Dieu.

Nous ne parlerions jamais de Dieu en recourant au diminutif – à moins qu'un être humain ne se comporte comme un petit seigneur, un *Herrgott*, auquel cas il sera un *Herrgöttli*.

Doit-on hésiter à employer le diminutif lorsqu'il est question de fonctions, d'honneurs, de rapports de pouvoir? En tout cas, il n'existe pas de *Bundesrätli* ('petit conseil fédéral'), et notre gouvernement, bien que de taille modeste, reste le *Bundesrat*. Le respect que nous inspire le parlement nous empêche d'en diminuer les proportions. Et en allemand standard, même un antimilitariste prêt à amputer le budget de la défense n'accolerait jamais le suffixe *-lein* à *Armee*. Nous serions aussi très surpris si quelqu'un parlait de notre démocratie en usant du diminutif – d'ailleurs quelle en serait la forme? *Demokrätchen* ou *Demokratielein*?

Comparer notre utilisation du diminutif avec ce qui existe dans d'autres langues permet de remettre en question certaines idées reçues sur notre originalité. Le russe peut utiliser le diminutif *-otschka* pour un prénom (*Ninotschka*) ou faire d'une minute une 'petite minute' (*minutotschka*). Et par le diminutif, on ne se contente pas, quand on serre la main à quelqu'un, de lui donner la 'petite patte' – *lapotschka* –, on peut aussi l'appeler ainsi en signe d'affection. En portugais, le diminutif s'applique même aux termes qui expriment le remerciement: *obrigado* ou *obrigada* deviennent *obrigadinho*, *obrigadinha* – adressons donc aux langues russe et portugaise un 'petit grand merci' pour ces belles comparaisons qu'elles autorisent. Un habitant de Nuremberg pourrait rétorquer qu'il ne fait rien d'autre quand, au lieu de dire seulement *ade* ('au revoir', 'salut'), il ajoute lui aussi un charmant diminutif et dit *adele* ('petit salut'). À la différence qu'*obrigado*, qui est un participe adjectival ('je vous suis obligé'), peut même être utilisé au superlatif pour exprimer des remerciements particulièrement vifs – *obrigadissimo* ('je vous suis le plus obligé'). Quant à l'espagnol, il rend ce qui est petit encore plus petit, et transforme le *chico* en *chiquito*. La prédilection pour le diminutif est particulièrement marquée dans l'espagnol d'Amérique latine. Dans *Con Jimmy in Paracas* ('Avec Jimmy à Paracas'), un recueil d'histoires courtes péruviennes d'Alfredo Bryce Echenique, on peut ainsi lire:

On entend parfois que quelqu'un s'est levé *en la mañanita* – 'à la petite matinée, et non pas 'très tôt le matin'. Dans certaines régions du Pérou, le diminutif est utilisé à une fréquence inhabituelle. C'est le cas dans le Nord ou à Lima, mais surtout chez les habitants de la Sierra – qu'il s'agisse d'Amérindiens ou d'autres montagnards. Les diminutifs ne sont du reste aucunement réservés aux substantifs: *hasta luegito* (au lieu de *hasta luego*), qu'on pourrait rendre approximativement par 'à petit bientôt' ou 'à petit plus tard', exprime la bienveillance et la sympathie du locuteur envers la personne à laquelle il s'adresse.

Et qu'en est-il du contraire, de la figure d'amplification, de l'augmentatif? Si un Romain trouve que quelque chose est non seulement bien, mais très bien, il dira *benone* au lieu de *bene*. Cette propension aux postures langagières grandiloquentes, l'italien la partage avec d'autres langues romanes. Voilà bien une chose dont notre dialecte est incapable. S'il trouve que quelque chose est 'très bien', il ajoute à *gut* un mot qui varie d'une région à

l'autre. La chose sera donc *rüdig gut* (à Lucerne) ou *chäibe gut* (à Zurich), ou encore *schampar gut* ou *söi gut* – c'est aussi à nos adverbes qu'on nous reconnaît. À moins que nous succombions à l'esprit du temps; dans ce cas, à Zurich, Berne et Bâle, ce sera du pareil au même, tout sera 'méga génial' (*mega geil*) ou 'super sympa' (*super lässig*).

◆ [20]

Le terme 'suisse-allemand', bien que désignant une langue, ne relève pas uniquement du domaine linguistique, mais aussi du domaine socioculturel. Certes, il désigne avant tout l'ensemble des formes d'allemand parlées en Suisse, mais il a aussi une forte valeur psychologique, émotionnelle, et fait parfois l'objet d'une idéalisation et d'une idéologisation.

Que nous appelions le dialecte notre 'langue maternelle' n'a en soi rien de problématique. Cette notion est également courante dans d'autres langues. Le problème apparaît lorsque nous disons que le dialecte est notre 'langue maternelle' et l'allemand standard notre 'langue paternelle', ce qui trahit une conception quelque peu simpliste: il y aurait d'abord le dialecte, pendant l'enfance, puis l'allemand standard à l'école – comme si le père parlait uniquement *Hochdeutsch* et ne commençait à adresser la parole à l'enfant que lorsque celui-ci fréquente l'école, comme si la grand-mère était elle aussi muette, et comme si l'enfant ne rapportait pas à la maison des mots glanés dans la rue ou à l'école enfantine – des mots qu'il n'a donc pas absorbés en étant nourri au sein maternel. Sans compter qu'avant même d'être en âge scolaire, les enfants d'aujourd'hui sont en contact avec l'allemand standard par le biais des émissions enfantines de la télévision allemande. Ce n'est du reste pas seulement grâce au programme qui leur est destiné que les enfants enrichissent leur vocabulaire en *Hochdeutsch* – c'est ainsi que le vocabulaire scatologique des Suisses s'est récemment enrichi grâce à la popularité du terme *Scheisse!* ('merde!').

Si l'on se réfère au linguiste Mario Wandruszka, cette situation d'apprentissage semble n'avoir rien de particulièrement suisse: « Nous sommes déjà plurilingues dans notre langue maternelle. La langue que nous [les Allemands] apprenons à l'école est déjà notre première langue seconde; après la langue de notre enfance, limitée géographiquement, socialement et culturellement, elle se présente comme une langue de culture, transrégionale et transsociale. »

L'habitude que nous avons d'opposer langue courante et langue standard fait du *Hochdeutsch* la langue de l'autorité, une sorte de camisole de force linguistique:

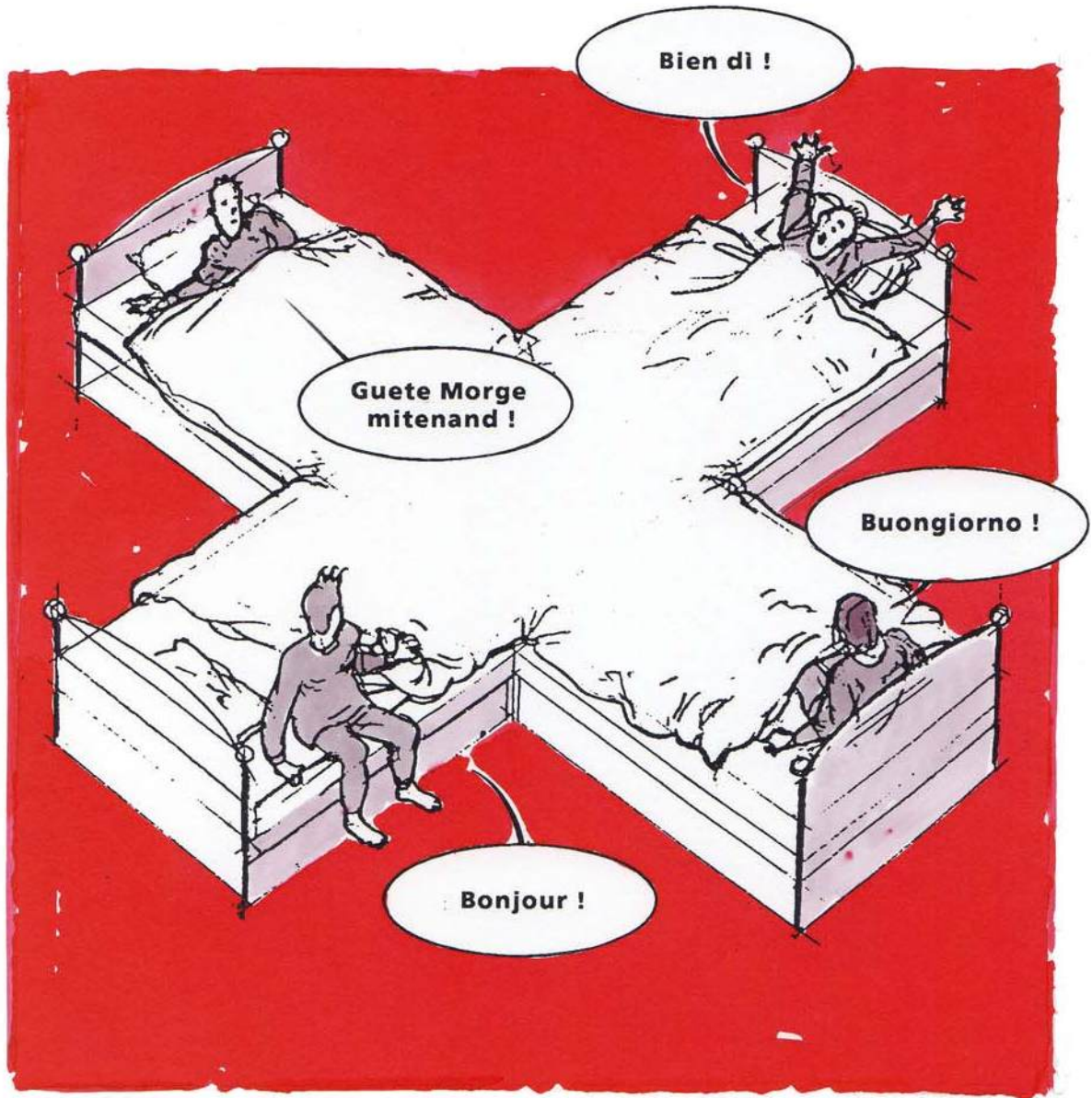
La langue standard est perçue comme une langue scolaire, comme la langue dans laquelle sont transmis les contenus d'enseignement, dans laquelle nous faisons des erreurs, la langue des examens et des réprimandes. Par contraste, le dialecte nous apparaît comme la langue des loisirs et des sentiments, comme une langue sans règles. Conséquence désastreuse de cette situation: une image positive du dialecte couplée à une image négative de la langue standard parlée – et les choses ne changent guère une fois que nous avons quitté l'école.

Cette problématique est revenue à l'avant-scène avec les événements de 1968: la langue dominante fut dénoncée comme instrument d'oppression, accusée d'être l'émanation des structures de pouvoir, la langue de l'*establishment* – notamment comme relais du pouvoir masculin, l'une des formes de domination jugées inacceptables auxquelles on opposa une nouvelle rectitude politique.

Mais se pourrait-il que cette tendance très suisse à associer systématiquement *Hochdeutsch* et autorité serve à masquer l'échec de l'école? Celle-ci ne réussit en effet pas à inculquer le sens même de ce qu'est une langue standard – le fait que ce que nous percevons comme une contrainte nous donne la chance d'être partie intégrante d'une grande culture littéraire et constitue un gage d'ouverture, un enrichissement. Ne pourrait-on pas transformer les cours d'allemand en une entreprise de séduction, en un programme alléchant qui donnerait accès au monde des fables et des nouvelles, au théâtre et à la poésie lyrique, aux différents types d'essai et de discours? Le *Hochdeutsch* ne serait alors plus une camisole de force, mais une porte d'entrée vers la créativité artistique et intellectuelle, propre à briser tous les carcans.

Au lieu de cela, nous émettons un jugement de valeur qui se transforme rapidement en idéologie. Il est étonnant de constater que dans les années 1990, Dieter Fringeli (1942-1999), un poète qui a écrit à la fois en *Hochdeutsch* et en dialecte, un homme qui maniait les mots avec une grande habileté, a pu encore, dans son essai *Das Heimatlos* ('sort(i) de la *Heimat*') associer le dialecte à l'authentique, au vrai: « La poésie dialectale excelle à traiter avec naturel des habitudes et des affaires privées, des événements qui nous touchent au plus près, de ce qui est immédiatement perceptible – œuvrant ainsi à la conservation de ce qui nous est propre, de l'authentique, du vrai. » Comme si, s'agissant d'affaires privées, il ne nous arrivait pas aussi de manquer d'authenticité et de mentir dans notre petit cocon dialectal. Il est révélateur que dans un tel contexte, il soit question de 'conservation', car cette littérature qui vise à 'protéger et conserver' en vient à ériger une clôture autour de la culture, perçue comme un parc national – une parcelle de nature à sauvegarder.

Mais une fois encore, les Suisses sont loin d'être les seuls à entonner cet hymne au dialecte. En feuilletant le prospectus de la maison d'édition allemande Michaela Naumann, spécialisée en littérature dialectale, on découvre que le *Petit Prince* de Saint-Exupéry a été traduit en palatin (*Pälzisch*), en hessois (*Hessisch*), en colonais (*Kölsch*) ou encore en bavarois (*Boarisch*). On y apprend que pour tel auteur, le plus important était de rendre les gens sensibles au message bouleversant du *Petit Prince*; et qu'y avait-il de plus approprié pour ce faire que « la langue maternelle, la langue du cœur »? Une fois de plus, la langue de la mère se voit privée de l'usage de la raison.



Chambre à part

Comme si les catégories de l'authentique et du vrai ne s'appliquaient pas tout autant à l'allemand standard. L'affirmation selon laquelle nous serions plus nuancés en dialecte qu'en *Hochdeutsch* n'a rien à voir avec l'une ou l'autre de ces langues, mais plutôt avec la maîtrise que nous en avons.

Ernst Burren (1944-) n'est pas devenu un poète qui compte parce qu'il écrivait en dialecte, mais parce qu'il a fait montre d'un grand sens artistique – en l'occurrence en maniant le dialecte de Soleure: « d mitlöifer: si vorus / mir hingedri / mir hei dänkt / hoffentlich warte si / öppe de gli / mir wüsse jo nit / wos higeit / mir loufe ja nu so hingedri. » (« les suiveurs prennent les devants / nous sommes à la traîne / nous nous sommes dit / pourvu qu'ils attendent / bientôt / car nous ne savons pas / la destination / nous ne faisons que suivre. »)

◆ [21]

Lors des recensements en Suisse, afin de rendre la situation linguistique plus lisible, on n'interroge plus les citoyens sur leur 'langue maternelle', mais sur leur 'langue principale' – ce qui revient à procéder à une démystification. À ce propos, il peut être instructif de se pencher ici sur des auteurs qui n'écrivent pas uniquement dans leur langue maternelle ou qui changent de langue d'écriture au cours de leur vie, quelle qu'en soit la raison.

Il est étonnant d'observer les parallèles et les différences qui apparaissent lorsqu'on compare la diglossie suisse-allemande à d'autres diglossies, comme celle qui existe dans le monde arabe, où la langue standard coexiste avec des dialectes. L'arabe standard est une langue écrite exclusivement réservée à l'écrit, qu'on ne parle pas. Mais quelle langue choisiront des auteurs du Maghreb? Pour des motifs politiques, par militantisme, l'Algérien Rachid Boudjedra a troqué le français contre l'arabe, tandis que son compatriote Rachid Mimouni optait pour la démarche inverse:

Mon inspiration et mon imaginaire viennent de ma culture arabe, mais je les ai transposés linguistiquement vers le français. [...] La langue française est la seule conséquence heureuse de notre colonisation, c'est un acquis. De plus, notre langue parlée est truffée de termes français, beaucoup plus que dans le reste du Maghreb... Car telle un arbre qui étend partout ses racines pour pouvoir croître, une culture a elle aussi besoin de nombreuses racines pour continuer à se développer.

Le Marocain Fouad Laroui a opté lui aussi pour le français; mais malgré l'admiration qu'il porte à Voltaire, la langue de ce dernier ne saurait lui servir de modèle, et selon lui, « parler du Maroc en langue française exige d'abord de briser cette langue ». Quant à Mohamed Kacimi, s'il choisit comme langue littéraire le français, la langue de son éducation en Algérie, c'est pour d'autres raisons. Pour lui, l'arabe est la langue de la prière, une langue sacrée dont il ne peut faire un usage personnel; seul le français lui

offre ce rapport décomplexé à la langue, qui rend possible la liberté créative. D'une façon générale, outre l'arabe du Coran, que son caractère sacré rend peu apte à l'utilisation dans la littérature contemporaine, il y a l'arabe standard, tel qu'on le rencontre à l'écrit, et l'arabe parlé. Pourquoi, se demandera-t-on, ne pas s'aligner sur la situation linguistique en écrivant la partie narrative d'un roman en arabe standard et les scènes de dialogue en langue courante – et pourquoi, pourrait-il ajouter, ne pas également recourir alternativement au *Hochdeutsch* et au dialecte suisse-allemand?

Il n'y a rien de très nouveau dans cette séduction que peut exercer une autre langue, censée autoriser un sens de la nuance et avoir une force expressive dont on croit moins capable sa propre langue. Du 13^e au 15^e siècle, les troubadours choisissaient le provençal pour la poésie courtoise et préféraient le français pour la narration. Quant à Marguerite de Navarre (1492-1549), elle concédait à la langue de Don Juan une plus grande expressivité érotique qu'au français, et l'Autrichien Franz Grillparzer (1791-1872) procéda à la répartition des rôles suivante: l'italien pour le chant, le grec pour le théâtre, l'allemand pour les choses sérieuses, le latin pour la rhétorique, l'anglais pour les vociférations et le français pour la conversation. Et l'Américain Ezra Pound (1888-1972) choisit le lyrisme polyglotte parce que sa propre langue, l'anglais, ne lui suffisait pas. Pour sa poésie en vers libres, il utilisa même des idéogrammes chinois.

Qu'il s'agisse d'une décision définitive ou temporaire, on écrit parfois dans une autre langue parce que celle-ci correspond à un état d'esprit particulier ou découle d'un choix thématique. Antonio Tabucchi (1943-2012), écrivain de langue italienne, confessa que le professeur de littérature portugaise qu'il était n'avait pu que choisir le portugais pour écrire un livre comme *Requiem*, dont l'action se déroule à Lisbonne.

Un auteur peut aussi changer de langue en fonction du public. Le Kenyan Ngugi wa Thiong'o (1938-) écrit ses pièces de théâtre en kikuyu pour les spectateurs analphabètes, ses romans en swahili, une langue suprarégionale, et ses essais en anglais, la langue des anciens colonisateurs, afin qu'un public anglophone plus vaste puisse saisir les difficultés que traverse l'ex-colonie.

Faire un détour par une langue étrangère peut ainsi répondre d'emblée au désir de toucher un plus large auditoire. En 1936-1937, l'auteur polonais Bruno Schulz (né en 1892 et abattu en pleine rue dans le ghetto par un officier SS en 1942), qui avait écrit le roman *Les boutiques de cannelle* en polonais, écrivit en allemand le récit *Heimkehr* ('retour au pays') – dont le manuscrit est resté introuvable jusqu'à ce jour. Il espérait ainsi accéder à un public plus international.

Il convient aussi de mentionner le changement de langue chez ceux qui ont choisi d'émigrer ou qui ont dû fuir vers un autre espace linguistique. Pensons au Polonais Joseph Conrad (1852-1924), qui opta pour l'anglais une fois pour toutes et devint un

important styliste britannique, ou aux Roumains Eugène Ionesco (1909-1994) et Emil Cioran (1911-1995), qui, tout comme le Tchèque Milan Kundera (1929-), devinrent à Paris des auteurs de langue française, ou encore à l'Argentin Hector Biancotti (1929-2012), qui écrivit ses essais en français tout en continuant à produire ses œuvres littéraires en espagnol.

Inversement, on trouve des auteurs qui, même dans un nouvel environnement linguistique, demeurent fidèles à leur langue maternelle dans leur pratique artistique littéraire. C'est le cas d'Isaac Bashevis Singer (1904-1991), qui traduisit ou réécrivit en yiddish les œuvres qu'il avait d'abord rédigées en anglais. Et il y a ceux qui, en exil, privilégient pour l'une ou l'autre de leurs œuvres la langue de l'exil avant de la délaisser de nouveau. Jorge Semprun (1923-2011) commença ainsi à écrire en français pendant son exil parisien, avant de retourner à l'espagnol pour écrire son *Autobiografía de Federico Sánchez*. Georges-Arthur Goldschmidt (1928-) fit un choix similaire, écrivant ses premiers livres en français avant de revenir à l'allemand, sa langue maternelle, pour son récit *Die Absonderung* ('l'isolement'). Cette double compétence linguistique lui ouvrit des perspectives inhabituelles, comme lorsqu'il confronte les deux langues dans *Als Freud das Meer sah* (*Quand Freud voit la mer*), se demandant si l'expression française qu'il cite évoque plutôt, en allemand, le calme ou le mutisme: « le silence de la mer – ist dies die Stille der See oder das Schweigen des Meeres? » L'émigrant devient alors un médiateur au regard particulièrement acéré.

Il se peut que le fait d'écrire dans une autre langue, de passer d'une langue à l'autre, contribue à l'abandon du culte du sang et du sol, de l'authentique et du vrai. Car ce qui est vrai et authentique, ce n'est pas la langue qu'on utilise, c'est ce qu'on en fait, ce qu'on entreprend et accomplit avec elle.

L'aptitude à manier une langue de façon créative ne dépend pas de l'acte de naissance d'un écrivain ou d'un quelconque certificat de baptême linguistique. C'est ce que souligne le poète Fabio Pusterla (1957), représentant d'une littérature tessinoise qui joue par ailleurs volontiers de son statut de minoritaire: « Il n'est pas question de nier l'influence que le territoire politique peut exercer sur la production littéraire, socialement et linguistiquement; cette influence peut même être déterminante dans certains cas. Mais l'élément clé, c'est que la spécificité de la démarche littéraire est à chercher autre part. »

Ce que Pusterla dit de la littérature du Tessin vaut tout autant pour les autres littératures de Suisse – puisque cela vaut pour la littérature dans son ensemble.

C'est toujours la même histoire: aussitôt qu'on se compare, on ne peut plus s'apitoyer sur sa propre douleur, celle-ci n'ayant plus rien d'exceptionnel.

◆ [22]

Grâce à leur dialecte, les Suisses allemands marquent leur distance avec l'Allemagne. En cela, rien de comparable avec ce qui se passe en Romandie. Si la Romandie n'est pas aussi sur la défensive que la Suisse germanophone, c'est pour des raisons historiques, à commencer par la façon dont fut vécue la période du national-socialisme. La Suisse romande ne voyait pas la nécessité de se démarquer de son espace culturel de référence; au contraire, on s'y opposait à la germanisation par solidarité avec la France occupée, au nom du fait francophone. La France n'a certes pas toujours su apprécier à sa juste valeur cet engagement, mais elle a commencé à manifester de l'intérêt et du respect pour les autres pays francophones dans le sillage de la politique gaullienne de l'«ethnie française». Et cette nouvelle ouverture n'est heureusement pas la seule raison pour laquelle un auteur romand comme Jacques Chessex (1934-2009) reçut le prix Goncourt, pour *L'Ogre*.

Cette donne linguistique est le reflet de la situation politique qui prévaut entre un petit pays et son puissant voisin, une relation faite d'ambivalence, d'admiration et de sentiments d'infériorité.

Besoin de grandeur, tel est le titre d'un essai écrit par Charles Ferdinand Ramuz en 1937, alors que le fascisme et le communisme déferlaient sur l'Europe:

J'exprime un besoin, sans voir où il tend ni de quoi il est fait, ni par quels chemins on peut atteindre à sa satisfaction. Nous sommes une petite collectivité et même plusieurs petites collectivités rattachées les unes aux autres par une destinée: et il nous faudra périr ensemble ou rentrer dans la vie. Succomberons-nous à notre petitesse, car nous sommes tout petits? Nous sommes matériellement tout petits, tout petits par le territoire et l'histoire: où trouver la grandeur qui seule peut nous sauver?*

On pourrait ajouter: « Ce n'est pas notre petitesse qui nous mène à la passivité, c'est notre passivité qui engendre notre petitesse ».

Pour ce qui est de la Suisse italienne, le cas de Francesco Chiesa (1871-1973) illustre bien à quel point la présence d'un grand voisin peut avoir des conséquences funestes. Grâce à ses romans, nouvelles et poèmes, il est le premier à avoir placé le Tessin sur la carte littéraire – mais il s'agissait d'un Tessin idyllique. Son adhésion enthousiaste à l'idéal de l'*italianità* l'avait conduit à nourrir des accointances avec le fascisme. L'image du Tessin qu'il avait forgée permit l'émergence d'une tradition de littérature du terroir – que la jeune génération d'auteurs, celle qui incarne le Tessin industrialisé et urbanisé, s'efforce de rectifier.

Malaise, petitesse du pays, étroitesse: ce sont là les éléments d'un discours qu'on voit poindre dès qu'il est question des liens avec nos grands voisins. On y décèle comme une envie de destin tragique, qui peut vite tourner à la mièvrerie.

◆ [23]

Dans l'espace germanophone, c'est au 18^e siècle que l'adjectif *schweizerisch* ('suisse') fut utilisé pour la première fois en référence à la culture littéraire.

Jusque-là, le terme *Schweizer* était apparu dans d'autres contextes, et tout d'abord comme une injure propagée par les Habsbourg. C'était encore une insulte pendant l'Ancienne guerre de Zurich (1439-1444), lorsque le chanoine Felix Hemmerlin se moquait des habitants de la Suisse centrale; à l'en croire, si ceux-ci s'appelaient les *Switer* ('sueurs'), c'est que des prisonniers de guerre saxons avaient jadis été envoyés par Charlemagne dans les Alpes et que depuis, pour rentrer dans les bonnes grâces de l'empereur, ils n'avaient fait qu'y suer (*switten* en allemand de l'époque).

Quant au 'gourdin suisse' (*schweizer brügel*), une massue sans doute garnie de clous, à en juger par certaines citations, il devint aussi célèbre que la 'culotte suisse' (*schweizer hose*), un pantalon bouffant qu'on portait encore en Suisse à une époque où il n'était plus à la mode depuis longtemps ailleurs. Et n'oublions pas la 'braguette suisse' (*schweizer latz*), beaucoup plus imposante que tout ce qui pouvait servir en d'autres lieux à couvrir les attributs masculins.

Ce fut donc tout un changement lorsqu'après la massue et la braguette, la poésie devint elle aussi l'une des marques de commerce de la Suisse. Pour cette dernière, le 18^e siècle fut le siècle suisse par excellence.

Johann Jacob Bodmer (1698-1783) qualifia ainsi de 'suisse' la première version de sa traduction du *Paradis perdu*, de John Milton – puis d'allemande' la seconde, et enfin de 'poétique' la troisième.

Albrecht von Haller (1708-1777) appela son recueil de poésie lyrique paru en 1732 *Versuch schweizerischer Gedichten* (*Essai de poèmes suisses*) – dans la troisième édition, il finit par supprimer le *n* dans *Gedichten*, corrigeant ainsi le génitif fautif. Pour prendre toute la mesure de l'évolution linguistique qui a précédé cet ouvrage, on peut avec profit feuilleter ses journaux de voyage en Allemagne, en Hollande et en Angleterre (1723-1727), à la grammaire encore incertaine. Dans l'introduction à ses poèmes, Haller faisait cet aveu: « L'allemand est pour moi une langue étrangère. » Mais lorsque Johann Caspar Lavater publia ses 'chants suisses' (*Schweizerlieder*) en 1767, il n'avait plus à asseoir une légitimité d'ordre linguistique ou thématique; celle-ci provenait de la mission patriotique qu'il s'était lui-même fixée. Pour l'effet de contraste, on pourrait

rappeler la façon dont Johann Peter Hebel présentait ses *Poésies alémaniques* (*Alemannische Gedichte*) quatre-vingts ans après Haller:

Pour les amis de la nature et des mœurs rurales, ce poème correspond à leur constitution et à leurs manières. Si des lecteurs d'une plus grande culture achèvent leur lecture en n'étant pas totalement insatisfaits, et si le vrai, le bon et le beau pénètrent l'âme du peuple de manière plus vive et efficace avec ces images intimes et familières, le souhait de l'auteur sera alors exaucé. Les lecteurs qui n'ont pas l'habitude de cette façon de parler ne trouveront pas les quelques remarques grammaticales suivantes superflues.**

Hebel complète par un glossaire détaillé ses explications sur la grammaire et l'écriture du dialecte, sur « ses idiotismes et ses formes inhabituelles ».

Il ne faut pas voir dans la démarche de Hebel une volonté de s'attirer la bienveillance des lecteurs. En revanche, lorsque le terme 'suisse' commença à être utilisé dans son acception culturelle, on oscillait bien entre le désir de s'affirmer et le besoin de s'excuser. Cent ans déjà avant Haller, Josua Wetter (1622-1656), de qui l'histoire de la littérature a retenu deux drames historiques, témoignait de sa conviction « que nos âpres montagnes ne sont pas à ce point rendues infertiles par la nature qu'elles n'engendreront pas, avec le temps, toute une moisson de magnifiques et incomparables poètes allemands. »

L'accès de la Suisse à la dignité littéraire vint d'abord de l'extérieur. On le doit à nul autre que Gotthold Ephraim Lessing, s'exprimant sur l'*Essai de poèmes suisses* de Haller:

Il fut un temps où l'expression 'poète suisse' semblait relever de l'oxymore. Haller, à lui seul, leva cette contradiction. Pourquoi ne pas croire qu'au moment de choisir un titre pour ses poèmes immortels, il mesura toute leur valeur et décida, précisément parce qu'il en était très conscient, de partager les honneurs avec sa patrie?

Lessing adressa des louanges non seulement à Haller, mais aussi au médecin et essayiste Johann Georg Zimmermann (1728-1795), auteur d'un opuscule sur la fierté nationale et la solitude, parmi les premiers à avoir abordé la question de l'exiguïté du pays. Salomon Gessner (1730-1788), qui écrivit *Les idylles*, le premier bestseller suisse, récolta également ses éloges. Et Lessing de poursuivre: « Il faut rendre justice aux nouveaux auteurs suisses, qui traitent la langue avec beaucoup plus de soin que jadis. Gessner et Zimmermann, entre autres, écrivent de fort belle façon et avec correction. On remarque certes toujours qu'ils sont suisses, mais pas plus que l'on remarquerait qu'un auteur est originaire de Meissen ou de Basse-Saxe. »

Les relations avec l'Allemagne, sous l'angle de la culture et de l'histoire des idées, peuvent être vues comme un processus d'émancipation de plus en plus marqué. Au 19^e siècle, la Suisse germanophone se percevait encore, culturellement, comme très allemande. En 1871, un poète comme Heinrich Leuthold écrivait, inspiré par la fondation du Reich allemand: « Et de nouveau règnent la fidélité et la foi / Que nulle duplicité

welche n'altère / l'esprit allemand surgit de la poussière / et prend place sur le trône du monde. » Et lorsqu'éclata la guerre en 1914, Ernst Zahn, auteur à succès zurichois dont les œuvres de littérature du terroir atteignaient des tirages considérables en Allemagne, composa un hymne patriotique pro-allemand intitulé *Sturmlied* ('Le chant de l'assaut'). C'est Carl Spitteler (1854-1924) qui opéra une rupture, alors qu'il était président de la Société des écrivains suisses, avec son discours sur 'notre point de vue suisse' (« Unser Schweizer Standpunkt », 1914). Il y définissait la particularité de la Suisse en termes non seulement politiques, mais aussi spirituels – cette prise de position était d'autant plus à l'ordre du jour que la sympathie de la Suisse allemande pour l'Allemagne se heurtait à la solidarité que la Suisse romande affichait à l'égard de la France.

La distance mentale vis-à-vis de l'Allemagne ne date pourtant pas de cette époque, pas plus qu'elle ne serait due au national-socialisme, lequel a simplement actualisé et exacerbé le phénomène. Il demeure que malgré une certaine sympathie pour la chose fasciste, le pays fut contraint, à partir de 1933, de repenser la question de son autonomie culturelle. La Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque (*Heimatschutz*) avait été fondée dès 1905; au début, elle mettait l'accent sur la protection du paysage, mais elle étendit ensuite son champ d'intérêt à la culture, déclenchant la première 'vague dialectale', tant en littérature qu'au théâtre.

On évoquait alors volontiers la Suisse en soulignant sa situation à la marge de l'espace culturel germanophone – une vision qui n'a pourtant de sens que s'il existe un véritable centre. Il n'en allait du reste guère autrement de l'Autriche, souvent présentée comme périphérique bien que Vienne apparaisse très centrale dès lors qu'on admet que l'Europe de l'Est fait aussi partie de l'Europe.

« L'État autrichien, lisait-on au début du 19^e siècle, affiche partout ailleurs sa force virile, mais est encore systématiquement perçu comme déficient dans le domaine de la littérature; il accepte de demeurer soumis à une tutelle intellectuelle étrangère aussi intempestive que désastreuse ». D'un point de vue historique, il s'agit là d'une plainte autrichienne qu'un Suisse aurait pu entonner à son tour.

Pourtant, les perceptions ont changé dans les dernières décennies. Face au dynamisme de la vie littéraire en Autriche et en Suisse, la critique a émis l'hypothèse que les innovations viendraient justement de ces 'marges', mais en réalité, l'idée reflète une évolution politique générale, cette tendance qui veut qu'au niveau européen, la distinction entre centre et périphérie soit de plus en plus obsolète.



Swissoglyphes

‘Émancipation’ ne veut pas dire autarcie culturelle – celle-ci est un leurre –, mais coexistence d’égal à égal. Ce processus de différenciation peut toutefois avoir des conséquences indésirables, lorsque dans les débats littéraires, il est question d’un ‘écrivain suisse’ plutôt que d’un écrivain tout court. C’est là un dilemme que connaissent également les auteurs de Suisse romande. Se dire ‘Romand’, c’est aussi faire valoir qu’on est partie prenante de la culture francophone bien qu’étant non-Français. Pourtant, qui ne préférerait pas être simplement ‘écrivain’, par la grâce de ses seules œuvres? La véritable émancipation surviendra quand le mot ‘suisse’ sera devenu neutre, qu’il n’aura plus de connotation positive ou négative et relèvera du simple constat.

Qu’en est-il de Franz Kafka ou de Rainer Maria Rilke? Sont-ils des auteurs autrichiens parce qu’ils sont nés à Prague et que la Bohême faisait alors partie de l’Autriche? Ou plutôt des auteurs tchèques qui écrivaient en allemand, puisque la Tchéquie a depuis accédé à l’indépendance? Blaise Cendrars, devenu Français en 1914, a-t-il encore écrit *La prose du Transsibérien* et les *Poèmes élastiques* en tant que Suisse, mais *Moravagine* en tant que Français? De telles fixations nationales perdent vite de leur sens. La mention du lieu de naissance dans la biographie reste de rigueur, mais ‘né à Zurich’ ne signifie pas qu’on a affaire à un auteur zurichois de simple renommée locale.

◆ [24]

La tension linguistique ne disparaît pas pour autant. Elle peut même être amplifiée lorsqu’on affiche la conscience qu’on a de sa propre spécificité.

Des auteurs comme Friedrich Dürrenmatt ou Peter Bichsel ont ainsi déclaré que le *Hochdeutsch* était à leurs yeux une langue étrangère, répétant ce que Haller disait de l’allemand dans l’introduction à ses poèmes suisses. Max Frisch, en revanche, parlait plutôt d’une ‘langue semi-étrangère’.

Mais à cela on pourrait rétorquer que nous, les Suisses allemands, sommes bilingues dans notre propre langue, et que la science a donné à ce que nous vivons le nom de ‘diglossie’.

Et Bichsel a un jour déclaré que la crainte de ne pas maîtriser l’allemand standard stimulait la conscience linguistique, et qu’à vouloir éviter des erreurs, on développait un sens du style très aiguisé. Une expérience que Luis Goytisolo (1935-) pourrait confirmer: en tant que Catalan qui écrit en langue espagnole, il affirme se soucier constamment d’écrire un espagnol correct.

Une telle attitude est à la fois efficace et dommageable. Cette volonté de s’exprimer le plus correctement possible peut avoir pour effet qu’à force de rigueur, la langue perd en spontanéité et renonce à toute audace créatrice – car la créativité s’exprime précisément par la remise en question des règles établies.

La langue parlée influence inmanquablement la langue écrite, de différentes façons. D'abord en ce qui a trait au vocabulaire. Dürrenmatt nous a livré à ce sujet une anecdote devenue classique. Lors des répétitions de *Romulus le Grand*, le texte prévoyait que Romulus, qui souhaitait prendre son petit déjeuner, demande son *Morgenessen* ('repas du matin'), à la suisse. L'acteur, un Allemand, le corrigea – tout en y mettant les formes –, soulignant qu'en allemand standard, cela s'appelle le *Frühstück*. Dürrenmatt s'assit pour réécrire la scène et depuis lors, on la joue de cette façon: Romulus le Grand demande bien son *Morgenessen*, mais lorsque le maître de cérémonie le corrige – « cela s'appelle le *Frühstück* » – Romulus répond: « Chez moi, c'est moi qui décide de ce qui est ou non du latin classique. »

Avec les helvétismes, nous avons notre latin classique à nous. Les Suisses allemands disent *parkieren* lorsqu'ils garent leur voiture, et non *parken* comme les Allemands; et lorsque les Suisses disent emmener leur voiture au *Garage*, les Allemands ignorent que ceux-ci veulent la faire réviser ou réparer, parce qu'eux-mêmes, dans ce cas, n'emmèneraient pas la leur *in die Garage*, mais plutôt *in die Werkstatt* ('à l'atelier').

Bien sûr, certains helvétismes se comprennent d'eux-mêmes, ou en fonction du contexte. Cela vaut autant pour le 'repas du matin' que pour le 'repas de la nuit' (*Nachtessen*), qui désigne en Suisse le 'repas du soir' (*Abendessen* en Allemagne). Et de toute façon, Suisses allemands et Allemands sont d'accord pour prendre le même 'repas du midi' (*Mittagessen*) – repas certes plus ambigu en français, puisque le 'déjeuner' des Français sera le 'dîner' des Romands ou des Québécois. Et entre ces repas? Il y a le *Znüni* ('à 9 heures'), une collation qu'on prend dans la matinée, et le *Zvieri* ('à 4 heures'), un goûter qu'on n'est toutefois pas tenu de prendre à seize heures précises. Ces casse-croûtes helvétiques ne sont pas passés dans la langue standard; entre les repas, le *Hochdeutsch* impose aux Suisses une diète linguistique – à moins qu'ils ne se rabattent sur le terme *Brotzeit* ('pause tartine').

Rares sont les écrivains suisses qui, lors de contacts avec des éditeurs ou des rédacteurs allemands, n'ont pas fait l'expérience de ce genre de discussion. Votre serviteur a déjà eu à débattre du sujet suivant: quels habits un ouvrier porte-t-il au travail? Une fois de plus, la conversation a abouti à la conclusion que le recours à un helvétisme n'est pas une question de principe, mais de style, et qu'il est indispensable lorsque le récit s'inscrit dans une période historique ou un milieu clairement définis, qui exigent un choix de mot approprié – par exemple s'il est question d'un certain type de vêtement que portaient les ouvriers suisses dans les années 1930.

De telles expériences permettraient de composer une anthologie aussi étonnante qu'amusante, et ce 'recueil complet de nos helvétismes' ne se contenterait pas d'illustrer l'allemand des garçons vachers. La sélection pourrait être inaugurée par ce que Martin

Luther disait de l'allemand de Zwingli, notablement imprégné du parler du Toggenburg, « un allemand rêche et hostile, que l'intéressé préfère tout de même au claquement de bec d'une cigogne » – et il ajoutait en soupirant qu'il fallait « se montrer disposé à suer avant d'arriver à le comprendre ». Luther, saint patron des relecteurs allemands? Même auprès de frères chrétiens, les helvétismes n'ont jamais eu la partie facile.

Un problème se pose lorsqu'un mot existe à la fois dans la langue parlée et dans la langue écrite, mais avec une signification différente – qu'il s'agisse d'une nuance ou d'un sens complètement différent. Citons encore une fois un exemple classique: pour nettoyer un sol sans utiliser d'eau, la femme au foyer allemande 'balaie' (*fegt*), mais la ménagère suisse-allemande 'lave' (*wischt*); et lorsque cette dernière passe la serpillère humide – la panosse chère aux Romands –, elle 'balaie' (*fegt*) ce que la première 'lave' (*wischt*). Si un jour les Suisses allemands prennent la décision de donner préséance à la langue allemande standard, la Suisse devra modifier linguistiquement sa façon de 'poutser' pour rester crédible comme fée du logis.

Un petit mot comme *Bund* ('État fédéral', 'confédération') peut aussi être trompeur. Si quelqu'un travaille *beim Bund*, en Suisse, il n'accomplit pas son service militaire comme ce serait le cas en Allemagne; il est employé dans l'administration fédérale.

Mais qu'arrive-t-il lorsqu'il n'y a pas d'équivalent à un mot particulier ou que ce qui est censé en faire office nuit à l'authenticité du propos?

L'argent qu'exige un maître-nageur pour remettre à un baigneur la clé d'un casier ou d'une cabine s'appelle, en Suisse allemande, un *Depot* ('dépôt'). Dans le dictionnaire *Duden* en six volumes, dans les 'd', à *Depot*, on trouve des références à l'entrepôt, au marc de café, à la lie de vin ou au parc automobile, et il est aussi précisé que le terme peut signifier *Kaution* ('caution'). Or, une caution peut être versée pour une chose de grande valeur, mais pas pour une petite clé. Il est totalement exclu que ce maître-nageur nous informe que nous allons devoir 'nous acquitter d'une caution' ou qu'il nous demande de 'verser la caution'. Le remplacement du mot *Depot* par cet autre, *Kaution*, ne règle rien à l'affaire puisque changer de terme revient à travestir les faits. Il faudra donc recourir à une périphrase. Le maître-nageur pourra dire: « Vous devez me remettre cinq francs pour la clé. » Ou, de façon plus appropriée encore: « Cela fera cinq francs de consigne. » Mais si l'expression 'dépôt pour la bouteille' (*Flaschendepot*) peut être sans problème remplacée par 'consigne pour la bouteille' (*Flaschenpfand*), jamais un 'dépôt pour la clé' (*Schlüsseldepot*) ne saurait se muer en 'consigne pour la clé' (*Schlüsselpfand*).

Les dialectes disposent eux aussi d'un pourcentage non négligeable de mots empruntés au domaine linguistique roman. Pour désigner un trottoir, un Suisse allemand rechignera à utiliser, comme le font les Allemands, les termes *Bürgersteig* ou *Gehsteig* (qui évoquent un chemin réservé aux allées et venues du citoyen) puisqu'il emploie

spontanément le mot *Trottoir*. Toutefois, pour désigner un quai de gare, peut-être qu'il n'aura pas à remplacer *Perron* par *Bahnsteig* pour peu que son interlocuteur soit originaire de la Rhénanie – où le gallicisme *Perron* est également employé.

Lors de la récente réforme de l'orthographe de l'allemand, les susceptibilités suisses ont été ménagées puisque nous sommes autorisés à continuer à manger nos *Spaghetti* avec un 'h', au lieu de nous laisser couper l'appétit par des *Spagetti* germanisés; quant à nos fameux *Fränkli*, nous les mettons toujours dans notre *Portemonnaie*, et non dans un *Portmonee* tout aussi germanique.

Un coup d'œil du côté de l'Autriche peut ici être instructif. Comme nous, les Autrichiens utilisent le terme *Wetter* non seulement dans le sens général de 'temps qu'il fait', mais aussi dans le sens d' 'orage', de 'tempête' – là où les Allemands diraient *Unwetter* ('mauvais temps'). De plus, en Autriche comme en Suisse, on emploie le terme *aper*, inconnu en Allemagne, dans le sens de 'dégagé, sans neige'; et à la fin de la scolarité, on prépare la *Matura* – pas le très allemand *Abitur*.

Les Autrichiens utilisent leurs austriacismes avec plus d'insouciance que les Suisses ne manient leurs helvétismes. Leurs particularismes ont la bonne fortune d'être considérés comme créatifs, alors que les helvétismes sont volontiers vus comme la preuve que celui qui les utilise ne maîtrise pas la langue allemande. Les helvétismes sont traités davantage comme des immigrants indésirables, et non comme des travailleurs étrangers bien intégrés.

L'allemand autrichien comprend lui aussi toute une série d'expressions issues du domaine roman, même si l'on n'y détecte pas toujours immédiatement l'origine française, comme dans ces *Pompfineberer* qui ne sont rien d'autre que des 'pompes funèbres', ou dans ce *Potschamper* qui évoque le 'pot de chambre', sans oublier le *schmafu* ('foutaise'), apparenté à 'je m'en fous'. En Suisse également, on rencontre ce genre de déformations phonétiques. Dans le canton de Glaris, ce sont les mercenaires des armées étrangères qui ramenèrent dans leurs bagages du vocabulaire étranger, lequel fut ensuite adapté au dialecte local: le mot *Quelerettli*, qui désigne une montre de poche, renvoie ainsi à la question 'Quelle heure est-il?'.

Dans une édition des œuvres de l'Autrichien Johann Nestroy parue chez Reclam – éditeur installé à Leipzig et à Stuttgart –, le directeur de la publication explique à l'attention du public allemand des mots qu'un Suisse comprend aisément sans notes de bas de page, comme *Bouteille*, *Bagatelle* ou *Impertinenz*. Le mot *Esprit* n'est cependant pas traduit en allemand – cela pourrait donner à penser que précisément, on n'en a guère.

En revanche, un Suisse se réjouira qu'on lui explique que pour un Autrichien, un *Trafik* est un bureau de tabac, et qu'un *Fleischhauer* ('bateur de chair') n'est pas un masseur, mais un boucher. Car comme le disait le Viennois Hans Weigel à propos de la variété des dénominations du maïs – ce 'blé' censé venir d'Inde ou de Turquie –, « si les Carinthiens disent *Türken*, les Tyroliens *Polenta* et les Viennois *Kukuruz*, il ne reste plus qu'à choisir entre la tour de Babel et le terme *Mais* de l'allemand standard. »

Paru chez Duden en 1969, le 'Dictionnaire des particularités autrichiennes' (*Wörterbuch der österreichischen Besonderheiten*) peut nous aider à déchiffrer toutes ces variantes nationales, puisqu'il en recense quelque quatre mille. Cet ouvrage spécialisé, dont le titre principal était *Wie sagt man in Österreich?* ('Comment dit-on en Autriche?'), fut suivi vingt ans plus tard par son équivalent helvétique (*Wie sagt man in der Schweiz?*). Lors de l'adhésion de l'Autriche à l'Union européenne, les pourparlers comportaient également un volet linguistique. L'Autriche réussit à sauver vingt-trois de ses expressions particulières, qui furent intégrées à l'allemand normatif de l'Union. Dans la liste, on trouve *Beiried* pour 'rosbif' (au lieu de *Roastbeef*, en Allemagne) et *Kren* pour 'raifort' (au lieu de *Meerrettich*).

Il serait sans nul doute passionnant d'observer ce qui arriverait si la Suisse, lors de son entrée dans l'Union européenne, avait à négocier sur ces questions linguistiques – ou plutôt à 'marchander', à *markten*, selon le mot qu'un négociateur suisse-allemand préférerait peut-être à *verhandeln*, le terme standard. Quels éléments du vocabulaire propre à la Suisse allemande deviendraient des points de négociation – des *Tratkanda*, à la suisse, et non des *Verhandlungspunkte*, comme disent les Allemands? Lesquels figureraient à l'ordre du jour – lequel ne s'appellerait plus *Tagesordnung*, à l'allemande, mais *Traktandenliste* ('liste des *tractanda*')? Quels mots suisses seraient promus au rang d'allemand standard par l'Union européenne? Les *Velos* chers aux Suisses allemands auraient-ils le droit de partager la route avec les *Fahrräder* allemands? S'agissant de la libre circulation des personnes, on insisterait pour qu'elle s'applique aux *Lehrlinge* ('apprentis'), qui font meilleure figure que les *Azubis* – l'acronyme qui, en Allemagne, désigne les personnes 'en processus d'apprentissage'. Mais dans ce genre de négociations, on débat avant tout de la désignation des diverses denrées: on serait donc sans doute amené à plaider pour défendre l'utilisation du terme *Rösti* pour dénommer les galettes de pommes de terre râpées – une note de service pourrait alors spécifier que les nôtres sont apparentées aux *Kartoffelpuffer* d'Allemagne. En plus du terme *Fondue*, on devrait pouvoir ajouter *Raclette* – sans spécification particulière – de même que *Bündnerfleisch*, cette viande des Grisons qu'on prendrait volontiers en accompagnement.

Pour le muesli, inventé par le Zurichois Bircher, il faudrait absolument exiger le respect de l'orthographe originale en allemand: ce n'est pas du *Müsli*, comme le disent les Allemands, mais bien du *Müesli*, le diminutif de *Mues* ('mousse'); car avec une diphtongue

amputée de son 'e', on pourrait bien nous servir une 'petite souris' (de *Mus*) au lieu d'une 'petite mousse' aux céréales et aux fruits.

Quand l'Autriche était à l'honneur à la Foire du livre de Francfort, on distribua aux visiteurs un petit dictionnaire 'autrichien / allemand' conçu pour la circonstance, afin que les Allemands sachent que les Autrichiens achètent bien du chou rouge (*Rotkohl*) quand ils disent acheter du 'chou bleu' (*Blaukraut*), qu'ils 'toussent de petits morceaux' (*Bröckerl huster*) au lieu de vomir (*brechen*), qu'ils disent *tschinageln* au lieu de *schuften* pour 'travailler dur', et *pitzeln* au lieu de *tüfteln* pour 'bricoler'. Et on apprend avec intérêt que *Büchel* ('petit livre') renvoie à la fois au 'carnet de santé' qui accompagne la vie des prostituées et à la 'carte du parti' – voilà qui sonne comme un aveu et éclaire d'un jour nouveau la proximité entre prostitution et politique.

La Suisse reprit l'idée du petit dictionnaire lorsqu'elle fut à son tour la vedette de la Foire du livre de Francfort. On n'y trouvait pas tant des mots en dialecte que des mots de l'allemand standard qui a cours en Suisse: *Abriss* (au lieu de *Nepp*) dans le sens d' 'arnaque' ou *Billet* (au lieu de *Führerschein*) dans le sens de 'permis de conduire', *Süssmost* ('moût sucré'), vocable quelque peu insipide pour désigner le 'jus de pomme', ou encore *Plausch*, terme qui signifie en Suisse 'plaisir', 'fun', et non pas, comme en Autriche, 'causette', 'jasette' – voire 'affabulation'.

On peut aussi consulter un dictionnaire suisse-allemand / allemand de type humoristique, si tant est qu'on s'intéresse aux 'gros mots' que promet le titre racoleur (*Schmuztige Wörter. Schwyzertütsch-Deutsch*). En quoi des mots comme *wüescht* ('laid') ou *meitschi* ('jeune fille') sont-ils des 'gros mots'? L'éditeur ne nous l'explique pas, pas plus que bien d'autres choses. Et quand il écrit qu'en Suisse, 'avocat' ne se dit pas *Anwalt*, mais *Fürsprech*, cela révèle qu'il a surtout puisé son inspiration dans le dialecte bernois. Pourtant, tous les argots régionaux recèlent des trésors d'humour et d'imagination, qu'il s'agisse de mots pris isolément ou d'expressions idiomatiques. La muse zurichoise qui a présidé à la naissance du 'dictionnaire des ruelles' (*Gassenwörterbuch*) a soufflé à l'auteur l'expression 'perles de la Limmat' (*Limmatblüten*) pour désigner les trouvailles linguistiques également répertoriées dans l'ouvrage. Et pour émettre un avis sur celles-ci, il faut effectivement parfois faire usage dudit dictionnaire. Mais dans un cas comme *Fallobst* ('fruits tombés'), seul le contexte pourra nous apprendre qu'il faut entendre par là 'poitrine tombante' – on ne pouvait tout de même pas enrichir indéfiniment le dictionnaire pour rendre compréhensibles tous les bons mots des paysans du coin.

À l'été 1999, un comité de l'Association suisse pour la langue allemande (*Schweizerischer Verein für die deutsche Sprache*) fit parvenir à l'Institut bibliographique de Mannheim, l'éditeur des dictionnaires *Duden*, une liste de trois cents helvétismes en le priant de les prendre en compte lors de futures publications. Dans l'édition précédente du *Duden*, sur 130 426 entrées, 1,2 % portaient la mention 'suisse', les austriacismes

atteignant quant à eux le seuil de 1,9 %. Parmi les mots qui devaient être ajoutés, on trouvait *Schulzimmer* (au lieu de *Schulraum*; 'salle de classe'), *Baubewilligung* (au lieu de *Baugenehmigung*; 'permis de construire'), ou encore *Stimmvolk* ('peuple votant', 'électorat'). Il était également demandé qu'en plus du Notre Père catholique (*Vaterunser*), on ait désormais le droit de réciter son équivalent protestant (*Unservater*). La liste de requêtes, passablement fournie, suscitait quelques objections légitimes: pourquoi les termes *Rendement* ou *Caquelon*, connus ailleurs qu'en Suisse, étaient-ils considérés comme des helvétismes caractérisés? Et pourquoi, aux côtés de *Nikolaus* (Saint-Nicolas), ajouter *Samichlaus*, alors que ce nom est loin d'être en usage partout en Suisse?

Une question reste posée: dans quelle mesure le *Duden* des particularités suisses évoqué plus haut est-il un ouvrage sérieux? Est-il un dictionnaire de même valeur que le *Duden* ordinaire? S'agit-il d'un accessoire folklorique ou d'une antichambre dans laquelle doivent patienter quelques-uns des mots qui seront un jour considérés comme dignes de faire leur entrée dans le grand *Duden*?

Quelques helvétismes ont acquis une certaine popularité auprès d'auteurs et de critiques allemands, comme *Einnachten* (littéralement: 'ennuitement'), devenu fameux comme alternative à *Einbruch der Dunkelheit* ('irruption de l'obscurité') – à l'instar de la 'brunante' des Québécois, qui relaye avantageusement la 'tombée de la nuit' du français standard. Et un jour où il prodiguait ses conseils, Günter Grass (1927-2015) suggéra aux écrivaines et écrivains suisses de respecter davantage les spécificités helvétiques. Il faut admettre que le vocabulaire en provenance de Suisse est effectivement susceptible d'enrichir la langue standard: *zurückkrebzen* ('reculer comme un crabe') semble plus éloquent que *einen Rückzieher machen* ('faire machine arrière'), et *beelenden* ('attrister', littéralement: 'rendre misérable') a un peu plus de puissance dramatique que *bekummern* ('rendre chagrin').

L'attention que le *Duden* porte aux helvétismes trouve un équivalent en Suisse romande, où un ouvrage de référence comme le *Dictionnaire suisse romand* (1997), consacré aux « particularités lexicales du français contemporain », donne des renseignements dignes de confiance.

Dans son dictionnaire, Littré avait déjà pris en considération certains romandismes, mais seulement dans un volume supplémentaire paru en 1877. Au moins y trouvait-on 'alpe' et 'cratte' (du suisse-allemand *Chratten*, 'panier'); et il n'y manquait ni notre 'foehn' national, ce vent qui descend des montagnes pour nous donner mal à la tête, ni le 'stand de tir', indispensable aux séances de tir obligatoire pour nos soldats de milice. C'est seulement cent ans plus tard que les autres dictionnaires se rattrapèrent et commencèrent à intégrer des helvétismes. Le *Trésor de la langue française* le fait depuis 1975, le *Larousse* depuis 1980, le *Robert* depuis 1985 et le *Dictionnaire universel* d'Hachette depuis 1995. Le *Petit Robert* mentionne désormais les helvétismes comme si

tout cela allait de soi, ce qui permet de découvrir le vocabulaire que les Romands partagent avec d'autres francophones: 'case postale' (au lieu de 'boîte postale') avec le Canada, 'nonante' avec la Belgique, mais aussi 'auditoire' (pour 'auditorium') ou 'académique' (au sens d'universitaire) avec la Belgique et le Canada, 'carrousel' (au sens de 'manège forain') avec la Belgique et le Nord de la France, ou encore 'clédar' ('portillon à claire-voie') avec le Jura français et la Savoie.

Quant aux helvétismes en italien, ils sont moins bien lotis. Traditionnellement, les dictionnaires italiens courants ne recensent guère les régionalismes. Ou si l'on en trouve, ils sont accompagnés de la mention *impropriamente*. N'entre pas qui veut dans les temples de la langue italienne, même par une porte dérobée.

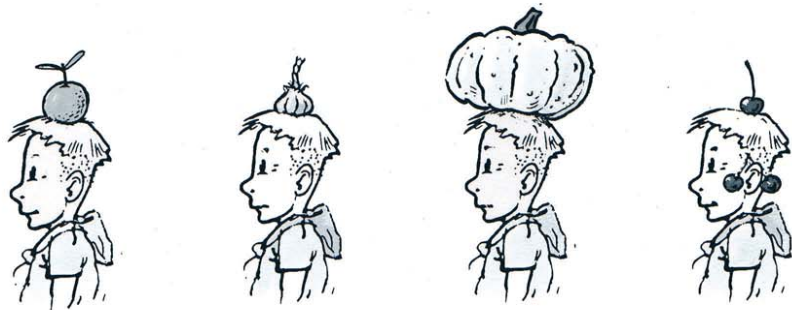
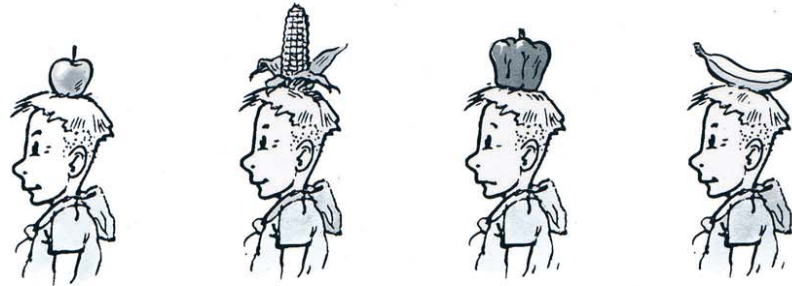
Pourtant, en Italie même, n'est-ce pas une véritable *letteratura impropria* qu'on est amené à admirer en lisant Pier Paolo Pasolini (1922-1975), s'agissant non seulement des poèmes frioulans de ses débuts, mais aussi du roman *Les Ragazzi (Ragazzi di vita)*, écrit dans l'argot prolétaire des *borgate* – les bidonvilles des faubourgs de Rome? Et Pasolini n'est pas le seul à avoir créé une nouvelle langue littéraire à partir de ce dialecte romain. C'est aussi le cas de Carlo Emilio Gadda (1893-1973) dans *L'affreux pastis de la rue des Merles (Quer pasticciario brutto de vita)* et d'Alberto Moravia (1907-1990) dans les *Nouvelles romaines (Racconti romani)*.

◆ [25]

Si l'on veut préciser quelles sont les différences entre les dialectes suisses allemands et la langue standard, il faudra aller au-delà des questions de vocabulaire, de prononciation ou de formation de certains mots – pensons à *Unterbruch* ('interruption') et *Entscheid* ('décision'), plus compacts que leurs équivalents en Allemagne, *Unterbrechung* et *Entscheidung*. On devra évoquer d'autres éléments de morphologie. Ainsi nos dialectes ne connaissent que les formes composées du passé, ignorant les formes simples qu'on utilise en allemand standard. Fait intéressant, un linguiste a toutefois noté une évolution similaire en Allemagne:

Dans le langage courant, [...] le prétérit 'synthétique' (*kochte* ['cuisina' / 'cuisinait']) est largement remplacé par le parfait 'analytique' (*hat gekocht* ['a cuisiné']). De plus, le futur est désormais rarement construit de façon analytique avec l'auxiliaire *werden*, il est plutôt exprimé à l'aide du présent. *Sie wird morgen kommen* ['elle viendra demain'] est donc remplacé par *sie kommt morgen* ['elle vient demain'].

Ces différences dans l'emploi des formes du passé et l'indéniable manque d'entraînement des Suisses dans le maniement de l'allemand standard à l'oral font que les dialogues constituent souvent le point faible des œuvres littéraires en provenance de Suisse allemande.



← globalisation →

Or, dans un récit, c'est justement le discours direct qui garantit l'effet d'authenticité. Dans un roman qui se passe à Zurich, un Zurichois ne dira pas *ich nehme die Strassenbahn* ('je prends le tramway'), mais plutôt *ich nehme das Tram* ('je prends le tram'). En revanche, la phrase suivante est tout à fait possible: *er nahm die Strassenbahn* ('il prit le tramway'). Car s'il convient d'utiliser la variante helvétique du *Hochdeutsch* dans le discours direct, celle-ci peut très bien faire place au vocabulaire standard dans la narration.

Dans ses premières œuvres, Jeremias Gotthelf utilisait son parler bernois pour les dialogues. Dans *Le miroir des paysans (Der Bauernspiegel)*, on pouvait donc lire, en langue standard puis en dialecte: « (und ich hörte den Grossvater zur Grossmutter sagen): Ig hoffe doch, dass Niggis Joggi einist e fürige Ma werdi. » [« (et j'entendis mon grand-père dire à ma grand-mère): J'espère bien que Joggi, le fiston de Niggi, sera un jour rôti en enfer. »] Plus tard, sous la pression de son éditeur allemand, Gotthelf réécrivit les dialogues en *Hochdeutsch*, mais inversement, pour les adaptations cinématographiques des romans de Gotthelf, les protagonistes ne parlaient plus *Hochdeutsch*, comme dans le texte écrit, mais à nouveau en dialecte.

Outre les dialogues, c'est également la narration qui, chez Gotthelf, posait des problèmes de compréhension. Cela explique qu'on dispose aujourd'hui de diverses éditions qui témoignent de la 'germanisation' du texte. Dans l'original en langue allemande de *Joggeli à la recherche d'une femme (Wie Joggeli eine Frau sucht)*, on trouve un certain nombre d'helvétismes, notés ci-dessous entre crochets (et en italique, comme les mots français auxquels ils correspondent):

Il eût été capable, disait-il, d'obtenir une femme riche et jolie, mais il voulait aussi en avoir une qui fût *aimable [freine]*, pieuse et zélée; car à quoi lui serviraient la beauté et l'argent doublés d'une *humeur querelleuse et boudeuse [Kupsucht]* ou de toutes les autres *humeurs [Suchten]* qu'elles fussent. Joggeli disait qu'une jeune fille d'humeur querelleuse devenait une vieille sorcière dont les *bouderies [kupsüchtigen]* faisaient ciller tout le lait à la cave; elle finirait par avoir le visage d'un vieux riche et *nabab juif [Judenkrös]*, lequel, comparé au sien, serait encore une splendeur.**

L'édition en allemand était accompagnée d'un glossaire, qui se limitait toutefois à un petit nombre d'explications. Aucune entrée pour le *Judenkrös* (littéralement: 'entrailles de Juif') évoqué ci-dessus, ni pour des expressions comme *Haushöck* ('personne casanière'), *Ankenhafen* ('pot de beurre') ou *Tischdrucke* ('table-coffre'). Dans une édition ultérieure (Rentsch, 1925), afin de rendre le texte de Gotthelf compréhensible pour tous les germanophones, le même passage était entrecoupé de parenthèses avec les équivalents en allemand standard:

Er wüsste wohl, sagte er, zu einer reichen und hübschen frau zu kommen, aber er wollte auch eine freine (gutmütige), fromme, fleissige; denn was hülfen ihm Schönheit und Geld, wenn Zanksucht dabei sei und Kupsucht (Schmollsucht), und wie die Suchten alle heissen mögen? Ein zanksüchtig Mädchen gebe eine alte Hexe, sagte er, einem kupsüchtigen saure alle Milch im Keller, und es kriege zuletzt ein Gesicht, gegen welches ein altes Judenkrös ein Prachtstück sei.

Point d'explication cependant pour *Meitscheni* (au lieu de *Mädchen*, 'jeune fille'), *Pflanzplätz* (pour *Gemüsegarten*, 'potager') ou *Strümpfeplätzen* (pour *Strümpfflicken*, 'reprisage de chaussettes'). Au demeurant, outre les Allemands, ce sont tous les Suisses non bernois qui ont besoin qu'on leur explique que la *Kupsucht* est une propension à 'bouder' – ou, en français du Québec, à 'babouner'.

Une autre possibilité est la périphrase. Dans *Brenner*, de Hermann Burger (1942-1989), on lit une phrase qu'on peut traduire ainsi: « À croupetons!, lui ordonne-t-on. Tu restes accroupi comme ça jusqu'à ce que tu entendes des pas! ». Dans l'original (« *Abehuure* lautet der Befehl. So bleibst du kauern, bis du schritte hörst! »), le terme dialectal *Abehuure* ('à croupetons') n'est pas traduit, mais le mot qui suit l'ordre, *so* ('comme ça'), permet d'introduire indirectement une explication. Car si l'on sait que le personnage est accroupi (*kauern*), le début du passage se comprend. Mais comment réagira un non-dialectophone au terme *Schnäbi* s'il ignore que dans le langage des jeunes, celui-ci désigne le membre viril? Si l'on dit d'une personne qu'elle est devenue *geizig und bhäbig* pour évoquer son avarice, on n'a toutefois pas nécessairement besoin de comprendre le terme dialectal *bhäbig*, et on devine que comme *geizig*, il peut signifier 'grippe-sou' – 'gratteux', diraient les Québécois. Et si, pour dire que quelqu'un a mangé des restes 'jusqu'au dernier rogaton', l'auteur utilise l'expression dialectale *rübis und schtübis*, le contexte permettra de comprendre. Mais ce n'est pas le cas lorsqu'une histoire entière – ou un long épisode – est racontée en dialecte; cela produit inévitablement une rupture dans le rythme de la narration, dont des pans entiers échappent alors au lecteur. Notons que c'est seulement dans *Brenner*, cette œuvre tardive en deux volumes parue en 1989, que Burger eut recours à de petits ajouts helvétiques, ce choix stylistique reflétant peut-être la vague dialectale de l'époque.

Niklaus Meienberg (1940-1993) s'est fait un nom grâce à des reportages d'une grande qualité littéraire, dans lesquels il insérait des éléments de dialecte. Pour évoquer de 'jeunes frères et sœurs' ou un 'petit sacrifice', il écrivait *Gschwüsterti* et *Öpferli* au lieu de *Geschwister* et *kleines Opfer*. Pour 'je voudrais vivre', on trouvait *ich möchti läbe*, et non *ich möchte leben*. Mais si, lorsque se lève une 'tempête', il peut être agréable à des oreilles helvétiques d'entendre souffler entre les lignes un *Bisiwätter* plutôt qu'un *Sturm*, le souffle tempétueux pourrait être difficile à percevoir pour des lecteurs étrangers. En conséquence, lorsque l'éditeur zurichois Diogenes publia *Zunder* (*Le feu aux poudres*), le deuxième livre de Meienberg à paraître en format de poche – après *Heimsuchungen* ('Fléaux', 1995) –, le texte était accompagné d'un glossaire transfrontalier à l'attention du

public qu'on espérait toucher en Allemagne. Celui-ci pourrait ainsi apprendre qu'en Suisse, 'motocyclette' se dit *Töff* (et non *Motorrad*), 'policier' *Schroter* (plutôt que *Polizist*) et 'pommes de terre en robe des champs' *Gschwellti* (et non *Pellkartoffeln*). Ces éclaircissements étaient encore absents de son premier livre de poche – qualifié par la critique de 'livre de lecture exubérant'. Marianne Fehr, biographe de Meienberg, confia un jour que la démarche de ce dernier pouvait parfois « sonner faux » ou mettre « mal à l'aise », ajoutant: « Nous [les journalistes] avons commencé à 'faire du Meienberg', à saupoudrer nos écrits de bribes de dialecte, à imiter sa structure de phrase. » Mais c'est moins le vocabulaire en soi qui posait problème que le fait que son style ressemblait parfois à du dialecte traduit – comme si Meienberg ne pouvait plus tout simplement 'marcher sur les pieds' de quelqu'un, et tenait à lui marcher sur les 'arpions'.

Il devint très chic d'insérer ainsi des helvétismes, un peu à la façon de ces Américains férus de culture qui, dans les colonnes de la *New York Book Review*, aiment à émailler leurs essais d'expressions françaises en signe de raffinement. Et *after all*, nos dialectes ne se prêtent pas si mal aux chinoiseries helvétiques.

Ce type de prose résolument suisse, tant dans ses motivations que par sa couleur, s'inscrit dans une tradition ancienne, comme en témoignent bien, chacun à sa façon, ces deux auteurs de l'entre-deux-guerres – Glauser et Walser.

Friedrich Glauser (1896-1938) rêvait de produire une grande œuvre littéraire, mais s'il est devenu un classique de l'époque moderne, c'est grâce à ses romans policiers, qu'il n'appréciait guère lui-même. Il situait leur action dans des institutions diverses, des asiles d'aliénés, mettant en scène une Suisse qui ne correspondait pas aux habituels clichés idylliques, et sa narration restait proche du langage courant. Observons ces extraits de *Wachtmeister Studer*, le premier d'une populaire série de romans mettant en scène l'enquêteur Studer – les helvétismes et leur traduction ont ici été mis en italique: « Der Gefangenenwärter [...] brummte etwas von 'ewigem *Gstürm*'. » [Le gardien de prison [...] ronchonna quelque chose à propos de 'simagrées incessantes']; « Ach weisst du, so *Heftli* mit bunten Titeln. » [Ah, tu sais, une *revue* avec des gros titres en couleur]; « Dem habe er einmal *zünftig* auf den *Gring* gegeben. » [Une fois, disait-il, il l'avait frappé copieusement sur la *caboché*].

Il y a là indéniablement une tonalité suisse, et on serait presque tenté de dire que cet allemand standard suisse est tout à fait à la hauteur du 'vrai *Hochdeutsch*'. En comparaison, les efforts langagiers que déployait Robert Walser (1878-1956) lorsqu'il recourait au dialecte ou à divers éléments de 'suissitude' témoignent d'intentions très différentes. On observera avec intérêt les cas où Walser utilisait des expressions suisses ou dialectales comme celles qui abondent dans *Le brigand (Der Räuber)*. Le dialecte était alors requis pour ce qui avait trait à la nourriture et à la boisson, qu'il s'agisse de jarret de porc (*Gnagi*), de saucisses de type *schüblich* ou de *schabziger* – ce fromage glaronnais au

fenugrec. Il y avait aussi des insultes, comme *Dräckbürschli* ('salaud', litt. 'garçonnet crotté'), *Süffel* ('soûlon') ou *Plagöri* ('fendant' – au sens québécois de 'prétentieux', sans lien avec le vin valaisan). Parmi les autres mots dont l'emploi exigeait du lecteur une connaissance du dialecte, citons *Gigampfi* ('balançoire'), *heimlifeiss* pour 'roublard' et *verzapfen* pour 'bavarder' – à moins qu'on ne choisisse leurs équivalents au Canada, 'ratoureux' et 'placoter'. Mais il est particulièrement passionnant de remarquer, comme nous l'explique Tamar S. Evans, que Walser créait des néologismes en puisant dans les ressources de son allemand helvétique: il usait de dérivations en *-elig* pour former de nouveaux adjectifs (*blümelig* au lieu de *blumig*, pour 'fleuri'; *frömmelig* au lieu de *fromm*, pour 'pieux'), ou des suffixes en *-erln* ou *-eln* pour certains verbes (*flüsterln* et non *flüstern*, pour 'chuchoter', ou encore *glöckeln*, 'sonner'). Cela ne manquait pas de produire parfois une 'distorsion syntaxique' dérangeante, un effet de sophistication, de bricolage maniériste – comme lorsque *Mansardelein* ('mansardelette') remplace *Mansarde* ou qu'en guise de repas du midi, on nous sert non pas un *Mittagessen*, mais un petit *Mittagesselein*.

La façon qu'a Walser d'expérimenter avec la langue, de l'"éprouver" (*ausprobieren*, dirait-on en allemand, à moins d'utiliser l'helvétisme *pröbeln*?) relève de l'"avant-garde tranquille": on a ici un auteur qui travaille à explorer la façon dont la langue parlée, le dialecte, peut trouver sa place dans l'allemand standard sans être au service d'une quelconque langue du terroir. Écrire en dialecte peut alors aider à développer ce que Peter Bichsel avait appelé la *Schlaumeierei*, 'l'art d'être finaud' ou, pour renchérir à la québécoise, 'l'art d'être fin finaud'.

Cette couleur helvétique chez Walser est aussi la source de querelles entre traducteurs francophones. Les Français tendent à ignorer ses helvétismes – au motif que ce ne serait pas de l'allemand tout à fait correct –, alors que leurs homologues romands s'efforcent au contraire de rendre correctement, même en langue étrangère, le ton si particulier de Walser, sans le dénaturer.

Souvent, la traduction modifie précisément ce qui rend originale la langue d'un auteur, dès lors que celle-ci ne coïncide pas avec la langue standard. Lorsque Patrick Chamoiseau obtint le prix Goncourt pour *Texaco* en 1992, ce fut tout un événement parce que l'auteur martiniquais, qui utilise de nombreux créolismes, n'écrivait pas un français conforme à celui de l'Académie française. Il avait ajouté à ce roman antillais une courte postface intitulée « Sur les origines du créole ». Et la traductrice germanophone présentait en ces termes sa propre perspective:

Comme traduire signifie d'abord comprendre, certains passages de l'original en français qui, par la force des choses, paraissaient inintelligibles pour le lecteur non créolophone, deviennent compréhensibles grâce à ce nouveau travail de traduction, gagnant même peut-être une signification différente de celle qui pourrait apparaître au premier coup d'œil. Il se peut donc que la version allemande ait un caractère moins mystérieux, une aura moins exotique que la version

française. [...] L'auteur rejette du reste avec véhémence tout « dogmatisme littéraire vaniteux », toute « suffisance académique rigide », car « la langue doit vibrer d'émotion et être sensible à toutes les langues du monde ».

L'allemand de Walser illustre le fait que la question déterminante n'est plus celle de l'authenticité; il montre que de cette tension qui existe entre les dialectes suisses et le *Hochdeutsch* peut résulter ce que certains appellent la *Kunstsprache* – la langue littéraire, faite d'art et d'artifice. On pourrait donc tout simplement constater que la tension entre dialecte et allemand standard devient ici un problème de stylistique, qui doit donc être abordé du point de vue de l'esthétique de l'art du langage.

À titre d'exemple plus récent, on peut mentionner le roman *Quatemberkinder* ('les enfants des Quatre-temps') de Tim Krohn (1965-). Y est représenté le milieu des vachers et des paysans, avec son cortège de légendes – des éléments traditionnels de la littérature du terroir –, mais l'histoire est racontée dans une langue qui mêle le dialecte au *Hochdeutsch*; le dialecte n'est pas qu'un élément de décor, il opère une nouvelle symbiose – le livre n'a pu toutefois faire l'économie d'un glossaire d'une vingtaine de pages. Dans l'extrait ci-dessous, l'italique identifie les helvétismes traduits, le terme original figurant entre crochets:

Les enfants des Quatre-Temps vivent parmi les humains, et néanmoins dans un autre monde. Pour eux, les esprits, les sorcières [*Hexli*] et les gnomes [*Schrättli*] sont une évidence au même titre que la prière du soir pour d'autres. Pourtant, beaucoup de ce que tout le monde au village tient pour naturel leur paraît étranger. Pour un enfant des Quatre-Temps, nulle certitude qu'il aura un *bol* de lait chaud [*Kachelli*], ni que le chemin le plus court sera toujours *le plus rapide* [*der gschwinde*]. Jamais il n'aura son *foyer* [*Heimetli*] avec femme et enfant pour l'éternité et avec la bénédiction de monsieur le curé.

Et ce qui avait commencé sur ce mode dès la première page se termine même, à la dernière, par un énoncé complet en dialecte: « Und itz muäsch mr dänn äntli ämaalä dinä Chuäreiher jodlä » [Et maintenant, il va falloir enfin que tu me chantes le ranz des vaches en yodlant].

La langue parlée détermine stylistiquement la langue écrite. Un fait qui s'impose tout particulièrement dans la *Rollenprosa*, ce type d'écriture où l'auteur assigne un rôle très marqué au protagoniste, tenu de s'exprimer d'une façon conforme à son origine et à son milieu pour que son langage permette au lecteur de le situer socialement:

Ou que Polo regarde toujours juste vers la place en bas. Qu'il dit foutue attente que Giorgio dit et sinon tu ne dis rien. Ou que Polo dit pas d'ambiance aujourd'hui et Giorgio à Polo qu'est-ce qu'y a? Que Polo fait signe que rien. [...] Ensuite passer dans le chantier mais pas envie comme le sergent Dolby. Pas cette ambiance de justicier-qui-défend-l'ordre pas l'ambiance chacun-pour-sa-peau tout un peu comme dans le brouillard. Plein de vase. Tout de travers.

C'est de cette façon que médite et cogite le héros de la nouvelle *Die verlorene Geschichte* ('l'histoire perdue', 1993), un ouvrier ferrailleur passionné de moto; il y est question de quelqu'un qui se transforme en raciste meurtrier. L'auteur, Otto F. Walter (1928-1994), écrit à ce sujet: « Ce qui m'a attiré dans ce motif thématique, c'est aussi qu'il me forçait à rechercher des formes de langage qui étaient nouvelles pour moi, et à trouver des façons de les rendre stylistiquement. »

Ajoutons à ce texte d'un auteur suisse l'extrait d'une œuvre d'un écrivain allemand:

« Rien Personne Nulle Part Jamais!: Rien Personne Nulle Part Jamais!: (la batteuse ne cessait de s'agiter, de scouer, nous pouvions dire & penser ce que nous voulions. Donc scontenter de regarder.) »

« 'ridollo.- »; et son pied dévergondé montra justement ça=là=bas: un valet de ferme soulevait 1 bras; (au bout duquel donc probablement un poing) « *Esscusez=moi un instant.* »: Non! Moi d'abord! » vociféra=t=elle; (elle craignait même mon urine; certes, il paraît que chez les hommes vigoureux, les spermatos=zoïdes dragueurs y pulluleraient: vu sous cet angle, ce srait donc un compliment? »**

Dans ce passage d'*On a marché sur la lande (Kaff. Auch Mare Crisium)*, Arno Schmidt (1914-1979) nous propose ainsi une langue qui, tant dans le ton que par le choix des mots, reste proche de la langue parlée – ce serait aussi le cas si nous avions cité *Vaches en demi-deuil (Kühe in Halbtrauer)*. Mais ce qui produit un effet de proximité réaliste est le résultat d'une démarche artistique consciente – qui mise en particulier sur une ponctuation particulièrement originale.

Les créations et déformations lexicales de Schmidt peuvent évoquer un Johann Fischart (1546?-1590) – et une tradition avant-gardiste très ancienne. Au terme *abenteuerlich* ('aventureux'), Fischart préfère le jeu de mots *affentheuerlich* – *Affe* signifiant 'singe'. Il transforme la goutte (*Podagra*) en une 'affliction des pattes' (*Pfotengram*). Quant au terme latin qui désigne la 'fin', *Finis*, il le remplace par une approximation phonétique évocatrice, *Win uss* ('il n'y a plus de vin'). Si nous nous penchions plus longuement sur cette époque que nous appelons l'humanisme, en nous concentrant notamment sur les *Volksbücher* ('livres populaires') publiés au 16^e siècle, nous ne trouverions pas qu'une prose ampoulée, mais au contraire une écriture dans laquelle la langue courante, empreinte de spontanéité, contribue à nourrir l'imaginaire – comme si *Grobianus* (1551) n'était plus seulement le titre du livre de Kaspar Scheidt et que l'esprit du personnage, saint patron des rustres, s'était mis à irriguer toute la production littéraire.

Qu'on le veuille ou non, la langue parlée précède la langue écrite; elle fournit le matériau de base que celle-ci devra travailler. Si le passage à l'écrit reste un défi, c'est précisément parce que cette langue, vivante, existe d'abord par l'oral, qu'elle est soumise à des modes éphémères, en même temps qu'elle est un terrain d'exercice et un lieu d'invention pour la courte éternité du Verbe écrit.



Autant en emporte le fœhn

L'histoire de la littérature est toujours, aussi, l'histoire de l'impact de la langue parlée sur la langue écrite. Toutes les formes de langue écrite ne se lisent pas de la même façon – il suffit de comparer la langue journalistique avec la langue littéraire. La façon de s'exprimer des journalistes se rapproche généralement davantage de la langue parlée, mais c'est précisément en cela que le journalisme peut influencer la langue littéraire – à l'instar du mouvement Jeune-Allemagne au milieu du 19^e siècle, dont les écrits ont révolutionné la langue allemande.

On observe un phénomène semblable de nos jours, d'abord aux États-Unis, où la 'littérature documentaire' avait vu le jour dans le sillage de nouvelles méthodes d'investigation, mais aussi de ce côté-ci de l'Atlantique, depuis que le reportage a acquis ses lettres de noblesse dans la littérature et que cette dernière a découvert toute la valeur de la banalité, depuis qu'elle a fait du quotidien un thème de prédilection en s'appuyant sur la langue courante, comme dans *Berlin Alexanderplatz*, d'Alfred Döblin (1878-1957), où l'on voit alterner la langue des journaux, la chansonnette populaire – le *Schlager* –, l'argot berlinois et les slogans publicitaires. Ou comme chez Dos Passos (1896-1970) qui, avec sa technique de montage, a posé les fondations de la prose urbaine américaine.

Le Néerlandais Multatuli (de son vrai nom Eduard Douwes Dekker, 1820-1887), auteur de *Max Havelaar* (1860), roman anticolonialiste devenu un classique, aspirait à une « langue écrite plus naturelle ». Il a donc cessé d'utiliser les formes de datif et d'accusatif dans la langue écrite, de la même façon que le néerlandais parlé y avait renoncé depuis bien longtemps. Tout en présidant ainsi aux débuts de la prose néerlandaise moderne, il atteint son objectif qui était d'être lu – « Ik wil gelezen worden ».

En 1889, Gerhart Hauptmann causa tout un scandale lors de la première de la pièce *Avant le lever du soleil* (*Vor Sonnenaufgang*) parce qu'il utilisait le langage populaire dans ses dialogues.

La Grèce avait connu de graves émeutes en 1903 quand le Nouveau Testament, jusqu'alors disponible dans la langue standard dite 'pure' – la *katharévoussa* –, avait été traduit en démotique (*dimotiki*), la langue du peuple – devenue depuis le grec standard.

Gertrude Stein (1874-1946), la muse de la 'génération perdue' à Paris, n'est pas devenue célèbre par la seule vertu de sa formule *a rose is a rose is a rose*, mais aussi grâce à des détails novateurs, comme l'utilisation dans sa prose de la contraction familière *ain't* – en remplacement de *are not*, *am not*, *is not*, *have not*, *has not*.

C'est également par son parti pris pour la langue courante que la littérature brésilienne moderne se démarque, après avoir comblé le fossé qui existait entre la langue parlée et la langue écrite – fossé que l'ancienne métropole portugaise tendait traditionnellement à accentuer. Par le biais des *telenovelas*, le portugais du Brésil a exercé son influence sur

le portugais parlé au Portugal, déteignant même sur la langue la plus quotidienne. Si on leur demande comment ils vont, les Portugais répondent désormais à la brésilienne – *tudo bem!*

Ce qui se profile, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, c'est une langue truffée de caractéristiques spécifiques, qui ne colle plus à la langue standard. Cela ne veut pas dire qu'on voit émerger une forme de pidgin. Car il n'y a pas ici de choc frontal entre deux langues qui se concurrenceraient et se conditionneraient l'une l'autre, contrairement à ce qu'on observe dans les deux cas qui suivent.

Le Thurgovien Notker III, dit l'Allemand (env. 950-1022), qui professait au monastère de Saint-Gall, a bien mérité son surnom – *Teutonicus*. Il fut le plus important traducteur du latin vers le vieil haut-allemand et l'un des fondateurs de l'écriture scientifique dans cette langue. Dans sa prose, les textes latins et allemands s'entremêlaient allègrement, créant un mélange linguistique qui ne laissa toutefois guère de traces – sinon dans ce cantique de Noël moyenâgeux, pour ceux qui s'en souviendraient: « In dulci júbilo/nun singet und seid froh » [« Dans une douce joie / chantez maintenant et soyez contents »].

Pour comprendre comment deux langues éloignées en viennent à se rejoindre, on peut aussi observer l'écriture des auteurs migrants d'origine mexicaine aux États-Unis, notamment en Californie. Ces *Chicanos* sont à la fois attachés à l'espagnol et désireux de répondre aux exigences qu'impose leur environnement américain. Ainsi, dans ses *Chicano Poems / For the Barrio*, Angela de Hoyos (1940-2009) utilise le mot *barrio* pour faire référence au 'quartier', le cadre de vie des Latinos. Et Ricardo Sanchez (1941-1995), dans son long poème intitulé *Hechizospells* ('Envoûtements/sorts'), mélange le *slang* américain et l'espagnol du *barrio* – sans oublier les néologismes –, ce qui donne des vers comme celui-ci: « Pero ando lucas / more messed up / que una changada / y soy debil, yes / i am weak / i know that. »

◆ [26]

Ce qui est à l'ordre du jour, pour nous, les Suisses allemands, ce n'est pas un processus de créolisation, l'émergence d'une langue mixte. Notre problème de passage de la langue parlée à l'expression écrite n'est pas lié à une dynamique entre deux langues distinctes, mais à des tensions au sein d'une seule et même langue.

Ce qui accède ici à la parole, c'est une langue impure. Or, une langue impure suscite la colère de tous les puristes, pour qui tout changement est synonyme de détérioration. Cette pureté à laquelle ils aspirent devient une obsession, aveugle et sourde à la réalité, une loi définitive et irrévocable. Pour réfuter ce type d'impératif et d'orthodoxie, on peut faire appel à Goethe, qui s'opposait au purisme négatif, celui qui ne fait que proscrire et supprimer ce qui dérange; il revendiquait un purisme plus affirmatif, une langue qui a la volonté et la capacité de se laisser enrichir.

Difficile d'imaginer la langue allemande actuelle sans des calques comme *Briefwechsel* ('échange de lettres') pour 'correspondance', ou *Stilleben* pour 'nature morte' – d'après l'anglais *still-life*. Les germanisations qui ont donné naissance à des termes comme *Feingefühl* ('délicatesse', littéralement: 'sentiment fin') n'ont pas évincé les mots originels – en gastronomie, on parle encore de *Delikatesse*. On observe par ailleurs que certains termes ont été empruntés à des périodes particulières de l'histoire. De France sont venus par exemple les mots *Revolution* et *Reaktion*; la langue maritime et commerciale néerlandaise a fourni *Kai* ('quai'), *Küste* ('côte'), ou encore *Börse* ('bourse', 'portemonnaie') et *Lotterie*. D'Italie, nous avons importé entre autres, dans le domaine du commerce, *Konto*, *netto*, *Skonto* ('compte', 'net', 'escompte'), ou, dans celui de la musique, *Fagott* ('basson') et *Adagio*. Le volumineux ouvrage d'Adolf Bach sur l'histoire de la langue allemande (*Geschichte der deutschen Sprache*), richement documenté – et écrit en petits caractères –, nous propose des exemples surprenants et une perspective inattendue sur les origines de notre vocabulaire allemand. Il nous montre aussi qu'il n'a pas fallu attendre l'avènement du nazisme pour trouver des exemples grotesques de germanisation. Le zèle tudesque s'était déjà manifesté trois siècles plus tôt, et malgré cela, nous avons encore de la fièvre (*Fieber*) et non le 'mal du tremblement' (*Zitterweh*), comme cela avait alors été proposé; le couvent de religieuses (*Nonnenkloster*) n'est pas devenu un 'enclos à vierges' (*Jungfrauenzwinger*) et nous préférons toujours conserver les cendres d'un défunt dans une urne (*Urne*) plutôt que dans un 'pot à cadavre' (*Leichentopf*).

L'impureté dont il est ici question n'est que très accessoirement liée aux mots d'origine étrangère. Elle est davantage ce qui se niche au cœur même de notre langue, ce qui est considéré comme impur au regard d'une langue bien établie et entièrement standardisée, une impureté dans laquelle on sent vibrer et résonner l'origine des choses, quelle qu'elle soit. Une impureté par laquelle s'exprime une langue en gestation, en pleine évolution, l'impur comme signe que cette langue tente, par ses mots, d'être à la hauteur des exigences du présent. L'impur comme élément d'individuation à l'intérieur d'une communauté dont on est partie prenante – où l'individualité peut être aussi bien le fait d'une personne particulière que d'une classe sociale, d'une région ou d'une période historique.

Il n'y a pas si longtemps – et déjà à l'époque, en 1988, cela semblait anachronique –, Eduardo Mendoza (1943-) se voyait refuser le prix national de littérature pour son roman *La ville des prodiges* parce qu'il écrivait un espagnol 'impur', 'catalanisé'. Et le *Diccionario de literatura española e hispanoamericana* en deux volumes illustre parfaitement la façon dont le fossé qui sépare les diverses langues au sein d'un même État peut se creuser et éroder la culture commune. On y trouve des références à des auteurs hispanophones d'Espagne et d'Amérique latine, ainsi qu'à des écrivains des Philippines, à des *Chicanos* – mexicano-américains – ou à des Séfarades qui ont tous choisi l'espagnol comme langue d'écriture, mais nulle trace de Catalans, de Galiciens ou de Basques. Au nom de

la pureté, on en vient ainsi à priver un pays de sa force linguistique. Néanmoins, il ressort également de tout cela qu'on a accepté depuis longtemps l'idée qu'il existe une littérature de langue espagnole écrite tant en Espagne qu'en Amérique hispanique ou dans les Caraïbes. Sont concernés plus de vingt pays, dont chacun a sa propre histoire et, par le fait même, sa propre histoire linguistique, que ce soit l'élément africain qui ait exercé son influence (comme à Cuba) ou la réalité amérindienne (comme au Mexique ou dans les Andes). Aujourd'hui, on tient compte tout naturellement de cette situation en précisant légitimement que tel ou tel texte est une traduction à partir de l'espagnol argentin, de l'espagnol équatorien ou de l'espagnol chilien.

De la même façon, on est de plus en plus amené à parler d'une *literatura de expressão portuguesa*. Cette 'littérature d'expression portugaise' s'écrit au Portugal, au Brésil, en Angola, au Mozambique, à São Tomé, en Guinée-Bissau et au Cap-Vert. Tout cela dans un portugais qui varie considérablement d'un pays à l'autre, et pas seulement dans le cas du portugais fortement créolisé des Capverdiens, qui avaient un temps songé, après la révolution des Œillettes de 1974, à faire du créole leur langue nationale. Le public portugais est maintenant lui aussi contraint de consulter des glossaires. Le dictionnaire intitulé *7 vozes* – ces 'sept voix' représentant les variétés du portugais – n'est qu'une première tentative pour disposer d'un dictionnaire pan-lusitanien, appelé à l'avenir à être beaucoup plus exhaustif.

La France aussi a adopté cette approche, la 'littérature d'expression française' désignant celle qui est produite en France, en Belgique, en Suisse ou au Canada, dans les Antilles ou en Afrique – une littérature qui n'est donc plus seulement 'française', mais est devenue 'francophone'.

Ne serait-il pas tout aussi légitime et salutaire de parler de 'littérature germanophone' – sinon de 'littérature d'expression allemande' – pour désigner la littérature produite en Allemagne, en Autriche et en Suisse? À cette liste on pourrait ajouter des références à Prague et à tous les lieux où des auteurs en exil ont continué à écrire dans la langue de ceux qui les avaient contraints à fuir.

Toute discussion de ce type fait face à des défis similaires, puisque 'français', 'allemand', 'espagnol' ou 'portugais' sont des concepts de nature tant politico-nationale que linguistico-culturelle. Il y a tout lieu de penser qu'à l'avenir, avec l'importance moins centrale qu'on accorde à la nationalité, on verra s'opérer un changement (ou glissement) de sens, et que la dimension nationale – dans ce qu'elle a de plus politique – cédera le pas au fait culturel. En attendant, il faut encore vivre avec cette ambiguïté qui fait qu'un 'auteur allemand' peut être de nationalité allemande ou d'expression allemande. Les choses pourraient pourtant être clarifiées: tout comme on a couramment recours aux termes 'francophone', 'anglophone' ou 'lusophone', il serait judicieux de dire 'germanophone' au lieu d'allemand' – même si cela semble un peu moins simple.

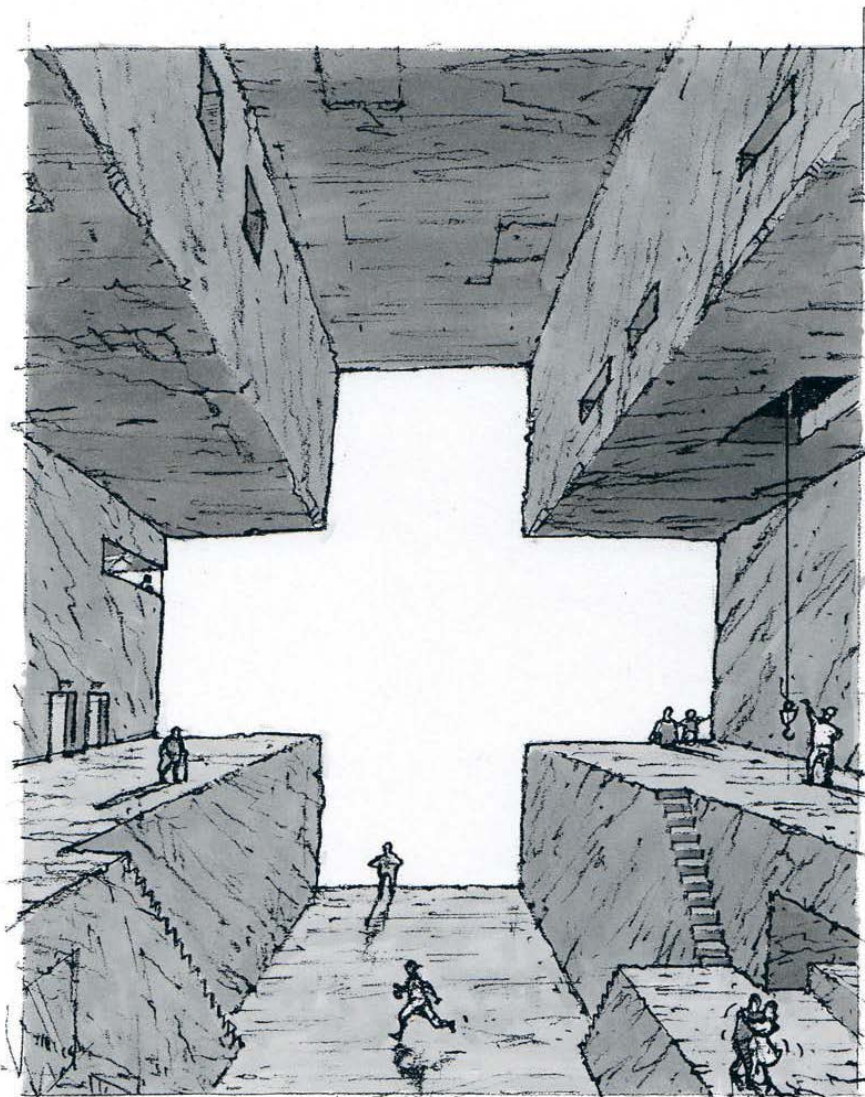
Au cours des dernières décennies, on s'est peu à peu avisé que ce qu'on entend par *Hochdeutsch* ne saurait désigner une langue standard qui doit prévaloir obligatoirement et en toutes circonstances pour l'ensemble des germanophones. Comme le veut la formule forgée par le linguiste Ulrich Ammon, « l'allemand appartient aussi aux Suisses et aux Autrichiens ». Et ce n'est peut-être pas un hasard si c'est de la lointaine Australie que nous est venue la publication d'une analyse détaillée de la situation de l'allemand en Europe – *The German Language in a Changing Europe*, de Michael Clyne.

Faudrait-il en conséquence parler d'un 'allemand suisse' et d'un 'allemand autrichien'? Malgré les vertus émancipatrices qu'on pourrait découvrir à ces concepts, ils créeraient un nouveau problème et susciteraient de nouvelles réserves, car les qualificatifs 'suisse' et 'autrichien' impliquent qu'on fasse appel à la dimension nationale, laquelle reste discutable.

Au demeurant, l'allemand d'Allemagne, tel qu'on le parle ou tel qu'on le trouve sous sa forme écrite, est aussi peu homogène qu'un hypothétique 'allemand suisse'. L'insistance de la recherche sur le plurilinguisme interne de l'allemand, et, d'une manière plus générale, sur l'hétérogénéité des langues naturelles, a constitué une avancée – c'est ainsi que la linguistique traditionnelle est devenue une 'linguistique des variétés' (*Variätäten-linguistik*).

Une autre question se pose: un Suisse écrivant en allemand est-il tenu d'écrire un 'allemand suisse'? Son allemand oral a beau trahir son origine linguistique, ses choix linguistiques, à l'écrit, relèvent d'autres critères. Si un auteur situe l'action d'un texte narratif à une époque bien définie, dans un milieu particulier, l'importance des aspects locaux et régionaux s'imposera de façon plus légitime et impérative que si l'auteur s'attelle à un texte à caractère technique. Et dans un essai, une étude scientifique ou un discours philosophique, la dimension helvétique est loin d'être une nécessité. Quant au journaliste, il emploiera le vocabulaire de la langue courante beaucoup plus spontanément que le poète lyrique, dont les helvétismes pourraient être des éléments perturbateurs. Pour le dire dans les termes de la linguistique moderne, les variétés d'une langue sont la résultante de critères situationnels, fonctionnels ou d'ordre régional et local. Il y a là des choix liés au style qui n'ont rien à voir avec l'origine.

La tension qu'on observe entre la langue courante en Suisse allemande et la langue standard n'est qu'une variante d'un problème plus fondamental. On ne peut y répondre adéquatement ni par l'idéologisation du dialecte ni par la dictature de la normativité associée au *Hochdeutsch*. La langue telle qu'elle apparaît sous sa forme écrite résulte de décisions d'ordre intellectuel et stylistique; elle ne résout pas le conflit, elle le rend productif.



Point de fuite

Deux conceptions se font face: la langue standard est-elle un vaste ensemble architectural dont on doit impérativement apprendre à connaître toutes les composantes ou un simple enclos qui nous ménage assez de liberté pour nous ébattre linguistiquement? Puisque la langue standard s'inscrit dans une réalité culturelle et historique qu'elle ne fait que refléter, dans son cas également, les représentations liées à la marge et au centre tendent à devenir caduques; la hiérarchie verticale a fait place à la coexistence horizontale, à une simultanéité de variétés linguistiques.

Dans les discussions sur le pluralisme linguistique, on mentionne souvent le contexte anglo-saxon, la coexistence entre l'anglais de Grande-Bretagne et l'américain. Cette référence s'impose d'autant plus qu'il semble établi que la *lingua franca* du futur sera anglo-saxonne – mais s'agira-t-il de l'anglais ou de l'américain? Faut-il préférer l'approche américaine, qui a permis d'élaborer un anglais autonome et préconise aujourd'hui le *plain English*, une langue concise positionnée quelque part entre le *Black English* des Afro-Américains et le *campus English* des universitaires? Ou l'approche britannique? Il n'est pas de pays où la langue orale reflète aussi impitoyablement le statut social et le niveau d'éducation qu'en Angleterre. Une pièce de théâtre comme *Pygmalion* ne pouvait être écrite que pour une scène britannique. Toutefois, la comédie musicale *My Fair Lady* est aussi la mise en scène des adieux à cette langue qui était censée être le seul anglais correct et convenable. Du Canada à l'Inde en passant par les Caraïbes, les membres de la grande famille anglo-saxonne sont à mille lieues de tous parlerle même anglais. Et en Angleterre même, ceux qui ont fréquenté les prestigieuses *public schools* ne sont plus les seuls à être amenés à écrire l'anglais; c'est aussi le cas de ceux qui l'ont appris dans la rue.

Il est désormais très rare que quelqu'un qui s'exprime mal en anglais se fasse corriger par un Britannique – du reste, quel Britannique envisagerait qu'une personne venue d'Europe continentale puisse un jour parler un bon anglais! Mais si une personne parle ce même anglais épouvantable aux États-Unis, l'Américain lui dira qu'elle a un accent charmant – *you have a nice accent*. Notre futur à tous aura un accent charmant. Et je serai ravi si vous me faites l'honneur de me dire: « As a Swiss author, you have a nice accent. »

**** SOURCES DE LA TRADUCTION EN FRANÇAIS
DE CERTAINS TEXTES EN ALLEMAND CITÉS PAR LOETSCHER**

*Tous les autres passages cités par Loetscher
et traduits vers le français l'ont été par nos soins.*

FICHTE, Johann Gottlieb [trad.: Alain Renaut], 1992, *Discours à la nation allemande [Quatrième discours]*, Paris: Imprimerie nationale.

HEBEL, Johann Peter [trad.: Raymond Matzen], 2010, *Alemannische Gedichte für Freunde ländlicher Natur und Sitten. Poésies alémaniques pour les amis de la nature et des mœurs rurales*, Kehl: Morstadt.

GOTTHELF, Jeremias [trad.: Raymond Lauener], 2005, *Le miroir des paysans*, Lausanne: L'Âge d'Homme.

GOTTHELF, Jeremias [trad.: Raymond Lauener], 2006, *Joggeli à la recherche d'une femme*, Lausanne: L'Âge d'Homme.

SCHMIDT, Arno [trad.: Claude Riehl], 2005, *On a marché sur la lande*, Auch: Tristram.

SOMMAIRE

Les 26 sections ci-dessous correspondent à celles que Loetscher a délimitées dans son texte en allemand, en utilisant des astérisques et non des numéros, et sans leur donner de titres. Pour permettre aux lecteurs qui le souhaitent de retrouver plus facilement tel ou tel passage, nous avons ajouté ces titres ainsi qu'une numérotation.

1. la non-coïncidence entre langue parlée et langue écrite (p. 5);
2. une Suisse moins plurilingue que l'Inde (p. 6);
3. la Suisse quadrilingue et le latin (p. 6);
4. la banalité de l'absence d'unité linguistique (p. 7);
5. nations plurilingues et citoyens unilingues (p. 9);
6. hétérogénéité culturelle et nation(s) de volonté (p. 10);
7. la vaine quête de la langue universelle (p. 12);
8. le romanche, peu parlé mais égal en droit (p. 14);
9. littérature nationale et traduction, coexistence et indifférence (p. 16);
10. l'émergence des littératures de Suisse allemande, romande et italienne (p. 17);
11. la situation sociolinguistique des romanchophones et des italophones (p. 19);
12. français de Paris et particularités romandes (p. 22);
13. *Hochdeutsch* et doutes alémaniques (p. 24);
14. diglossie alémanique, flexibilité et hybridité (p. 25);
15. 'impérialisme dialectal' et provincialisme; abstraction et créativité (p. 26);
16. dialectes urbains en Suisse allemande, langue courante et langue littéraire (p. 28);
17. le déclin des dialectes au Tessin (p. 30);
18. presse, théâtre, chants, poésie et transcription du dialecte alémanique (p. 30);
19. le(s) suisse(s) allemand(s): intelligibilité et particularités – le cas du diminutif (p. 34);
20. les représentations du dialecte comme 'langue maternelle' (p. 38);
21. les écrivains plurilingues et leurs motivations (p. 41);
22. les petites communautés linguistiques face à leurs grands voisins (p. 44);
23. particularités suisses (ou autrichiennes) et émancipation littéraire (p. 45);
24. helvétismes et austriacismes, malentendus et dictionnaires (p. 49);
25. langue parlée et langue littéraire: comment rendre visible le suisse-allemand (p. 56);
26. emprunts et (im)pureté, langue (standard), nation et création (p. 66).

Revue transatlantique d'études suisses (2015, 5.2)

Université de Montréal

Illustrations : Caspar FREI

Image de la couverture : Manuel MEUNE

